

# LA FERME DES ANIMAUX



Le  
Livre  
de  
Poche  
Jeunesse

GEORGE ORWELL

# FrenchPDF.com

**Bénéficiez** de nos offres à chaque instant et à tout endroit, le site **FrenchPDF** vous invite à réinventer le plaisir de la lecture et découvrir les nouveautés de vos auteurs préférés.



George Orwell

# **La ferme des animaux**

Nouvelle traduction de l'anglais  
par Stéphane Labbe

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?

Désirez- vous les  
télécharger et les ajouter à  
**votre bibliothèque ?**

**FrenchPDF.com**

À votre service!

© Librairie Générale Française, 2021,  
pour la traduction française.

ISBN : 978-2-01-703680-7

*Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).*

## George Orwell

George Orwell, de son véritable nom Eric Arthur Blair, est né en 1903 à Motihari, en Inde britannique. Auteur engagé, journaliste, critique littéraire, il est connu pour ses prises de position pour la justice sociale et contre toute forme de totalitarisme. *La ferme des animaux* et *1984* sont les deux œuvres qui ont remporté le plus large succès. George Orwell est mort en 1950 à Londres.

## Avant-propos

Orwell n'est pas de ces auteurs qui écrivent à propos de ce qu'ils ignorent, ne se fiant qu'au pouvoir de leur imagination. Comme Jack London ou Hemingway, il tire la matière de ses livres de son expérience. En 1945, lorsqu'il fait paraître *La ferme des animaux*, il a déjà une longue carrière d'écrivain derrière lui (son premier ouvrage, *Dans la dèche à paris et à Londres*, a été publié en 1933) mais aucun de ses livres ne lui a apporté une renommée suffisante pour l'autoriser à vivre de ses droits d'auteur.

C'est *La ferme des animaux* qui lui procurera ce succès libérateur. Lorsque paraît le livre, en 1945, Orwell vient d'avoir quarante-deux ans et il ne lui reste pas cinq ans à vivre. L'argent n'a jamais figuré au premier rang de ses préoccupations. S'il est né dans une famille relativement aisée qui relève, selon lui, de la « moyenne bourgeoisie » (son père, Richard Wellesley Blair, est fonctionnaire au service de l'administration des Indes), son parcours de lycéen et de jeune homme le conduira peu à peu à s'affranchir de ses préjugés de classe pour devenir l'écrivain politique que tout le monde connaît : « *Ce qui me pousse au travail*, déclarera-t-il dans un essai consacré au travail de l'écrivain<sup>1</sup>, *c'est toujours le sentiment d'une injustice, et l'idée qu'il faut prendre parti. [...] C'est toujours là où je n'avais pas de visée politique que j'ai écrit des livres sans vie.* »

Cette nécessité d'une écriture engagée s'est imposée de façon très progressive au jeune Eric Arthur Blair – Orwell est un pseudonyme adopté par l'écrivain en 1933, lors de la parution de son premier livre. Lorsqu'au lendemain d'études inégales à Eton il devient « assistant stagiaire du superintendant de la police birmane », il n'a pas véritablement de conscience politique. Les différentes affectations qui lui seront attribuées,

sur le sol birman, entre 1922 et 1927, vont lui permettre de saisir les mécanismes de la colonisation : « *Mon expérience birmane*, dit-il dans *Pourquoi j'écris*, m'avait sans doute quelque peu éclairé sur la véritable nature de l'impérialisme. »

Son travail lui fait horreur, il a conscience de n'être qu'un agent au service de l'opresseur. Parlant des Birmans, il écrit dans un article de 1929<sup>2</sup> : « *Leurs rapports avec l'empire britannique sont ceux d'un esclave avec son maître. Le maître est-il bon, est-il mauvais ? Là n'est pas la question ; constatons que son autorité est despotique et, disons le mot : intéressée.* » Refusant de continuer à prêter main-forte à une entreprise d'exploitation, Eric Arthur Blair démissionne.

En 1927, le futur Orwell se retrouve sans le sou à Londres, il mange alors, selon une expression de l'époque, de la « vache enragée ». C'est d'ailleurs le titre que prendra, dans une première traduction française, son ouvrage, *Down and out in Paris and London* (*Dans la dèche à Paris et à Londres*). Dans ce livre célébré par Henri Miller, il raconte son expérience de la pauvreté : les petits boulots ingrats (plongeur, livreur), les centres d'accueil insalubres, le regard du passant soupçonneux sur ce paria qu'est le S.D.F.

C'est néanmoins une autre expérience déterminante qui va le conduire au socialisme. En 1936, il se rend dans le nord de l'Angleterre pour enquêter sur la condition ouvrière. Son séjour ne dure que quelques semaines mais il en résulte ce que Simon Leys considère comme l'un des apports les plus personnels d'Orwell à la littérature : le « reportage objectif minutieusement attaché aux faits<sup>3</sup>. » L'écrivain est véritablement saisi par le spectacle de la misère : il contemple les corons anglais, les vêtements grossiers et inconfortables, les ravages de la malnutrition, du manque d'hygiène et d'éducation. Il dénonce l'exploitation des mineurs, les conditions de travail et s'étonne du manque d'emprise de la pensée socialiste dans les milieux ouvriers.

Sa conviction est faite : seul un socialisme à visage humain peut introduire un peu de justice en ce monde. En 1936, le voilà qui s'engage dans la guerre d'Espagne : « *Ce fascisme*, dit-il à l'un de ses éditeurs, *il faut bien que quelqu'un l'arrête*<sup>4</sup> » Il combattra aux côtés du P.O.U.M. (Parti ouvrier d'unification marxiste), une organisation anarchiste. Blessé à la gorge en mai 1937, il est hospitalisé à Barcelone et assiste, impuissant, à



l'élimination par les milices soviétiques, de tous les partis de gauche qui ne soutiennent pas Staline. Le chef du P.O.U.M. et ses partisans sont exécutés. Orwell doit fuir. Il comprend alors la véritable nature du régime stalinien et conçoit cette « horreur de la politique » qu'évoquera Simon Leys : « *La guerre d'Espagne et les événements de 1936-1937 remirent les pendules à l'heure et je sus dès lors où était ma place. Tout ce que j'ai écrit d'important depuis 1936, chaque mot, chaque ligne, a été écrit, directement ou indirectement contre le totalitarisme et pour le socialisme démocratique, tel que je le conçois*<sup>5</sup>. »

L'*Hommage à la Catalogne* qu'il écrit à son retour en Angleterre reçoit un accueil critique favorable mais l'ouvrage ne se vend pas et Orwell retourne à ses activités de journaliste. Marié à Eileen O'Shaughnessy à la veille de la guerre d'Espagne, il a charge de famille et, pendant la seconde guerre mondiale, multiplie les collaborations avec différents organismes de presse (la BBC, *The Observer*). Il a certes tenté de s'engager dans les forces armées mais son état de santé (la tuberculose) le fait réformer. Il se concentre sur son œuvre littéraire.

*La ferme des animaux* est un projet mûri de longue date, rédigé entre novembre 1943 et février 1944, l'ouvrage peine à trouver un éditeur – ce qu'avait d'ailleurs pressenti l'auteur puisque le 9 janvier 1944, il écrivait à Alan Moore, son agent littéraire : « *Le livre que j'écris en ce moment sera très court environ 20 000 à 25 000 mots. C'est un conte de fée mais aussi une allégorie politique, et je pense que nous devrions avoir du mal à trouver un éditeur*<sup>6</sup>. »

Orwell est parfaitement conscient de la portée dénonciatrice de son œuvre. Napoléon, le cochon dictateur de *La ferme des animaux*, représente Staline de façon transparente et, en cette période où les efforts conjugués des États-Unis, de l'Angleterre et de l'U.R.S.S. permettent enfin de venir à bout de l'horreur nazie, il est mal venu de critiquer un allié, surtout lorsqu'on se prétend socialiste et qu'on travaille pour la presse de gauche.

C'est finalement l'éditeur Warburg qui accepte le manuscrit. Victime des rationnements de papier, il ne publie cependant l'ouvrage qu'en août 1945. Le succès est immédiat, les 4 500 exemplaires de la première édition et les 10 000 de la seconde sont vite épuisés. Un agent de Faber, qui a remarqué le succès de l'ouvrage en Angleterre, achète les droits pour l'éditeur

américain. Le succès s'avère tout aussi immédiat aux États-Unis et Orwell devient une célébrité.

La presse le compare à Swift, on loue la simplicité et l'efficacité de son écriture, si tout le monde a saisi la dénonciation du régime stalinien, la portée universelle de la condamnation des totalitarismes n'est pas nécessairement mise en avant et Orwell se fait naturellement des ennemis chez les communistes (qui déjà lui reprochaient *Hommage à la Catalogne*). Paradoxalement, il voit son œuvre louée par la droite américaine !

C'est que l'allégorie est transparente : les animaux se révoltent contre M. Jones, le fermier qui exploitait leur travail, et proclament leur indépendance en créant la « ferme des animaux ». Les premiers temps de la révolution semblent annoncer un monde meilleur. Mais très vite les cochons s'accordent des privilèges. Le tournant de l'histoire, ainsi qu'Orwell l'a lui-même souligné<sup>2</sup>, est le moment où les cochons accaparent les récoltes de pommes et la production de lait.

Le premier acte de la confiscation de la révolution par une élite est ainsi posé. Les choses iront ensuite de mal en pis, les cochons ne cessant de s'octroyer des privilèges et d'asservir leurs congénères. Les mécanismes de la confiscation du pouvoir et de l'asservissement du peuple animalier sont d'ailleurs analysés avec une grande finesse et il est indéniable que *La ferme des animaux* annonce le chef-d'œuvre d'Orwell à venir : *1984*.

Si les luttes intestines au clan des cochons entre Napoléon et Boule de Neige rappellent évidemment la rivalité Staline/Trotsky, Orwell est déjà en train de démontrer la nécessité pour les dictatures de s'inventer un ennemi permanent. Ce sera Boule de Neige dans *La ferme des animaux*, chassé par la garde rapprochée de Napoléon et censé fomenter par la suite complot sur complot.

De la même façon il montre comment il est nécessaire à une dictature de réécrire l'histoire : les sept commandements qui ont constitué l'aboutissement et l'expression de l'idéal révolutionnaire seront sans cesse modifiés sans que les animaux en aient véritablement conscience. Au-delà de la condamnation du régime soviétique, il fallait évidemment lire *La ferme des animaux* comme une réflexion aboutie sur la nature des régimes totalitaires et sur leur mode de perpétuation.

M. Jones, de la ferme du manoir, avait certes poussé le verrou des portes du poulailler pour la nuit mais il était trop saoul pour se rappeler qu'il fallait aussi fermer les trappes. Le halo de sa lanterne oscillant dans un sens puis dans l'autre, il traversa la cour en titubant, se débarrassa de ses bottes à coups de pied, dans l'entrée de l'arrière-cuisine, tira au tonneau un dernier verre de bière et trouva son chemin jusqu'au lit où Mme Jones ronflait déjà.

À peine la lumière de la chambre fut-elle éteinte qu'une agitation, des bruissements d'ailes, se répandirent dans les bâtiments de la ferme. Toute la journée, on s'était donné le mot : Major l'Ancien, un Middle White<sup>1</sup> autrefois primé, avait fait, la nuit précédente, un rêve étrange dont il voulait informer les autres animaux. Il avait été convenu qu'ils se retrouveraient tous dans la vieille grange, dès que M. Jones aurait laissé la voie libre. Major l'Ancien – c'est comme ça qu'on l'appelait, bien qu'il eût concouru sous le nom de Willingdon Beauty – était si respecté dans la ferme que tout le monde acceptait volontiers de perdre une heure de sommeil pour entendre ce qu'il avait à dire.

À l'autre bout de la grange, sur une sorte de tribune surélevée, Major était prêt, confortablement installé sur son lit de paille qu'éclairait une lanterne accrochée à une poutre. Il avait douze ans et, depuis peu, il avait pris de l'embonpoint, mais c'était un cochon qui avait encore l'air sage, noble et bienveillant, bien qu'on ne lui eût jamais limé les canines.

Les autres animaux ne tardèrent pas à arriver et se mirent à l'aise, chacun selon sa morphologie. Vinrent d'abord les trois chiens, Clochette, Jessie et Pincher, puis les cochons qui se couchèrent en rang sur la paille, face à

l'estrade. Les poules se perchèrent sur les rebords des fenêtres, les pigeons s'agrippèrent aux chevrons, les vaches et les moutons s'étendirent derrière les cochons et se mirent à ruminer.

Les deux chevaux de trait, Boxeur et Anthyllis, entrèrent ensemble, avançant avec précaution, de peur que leurs sabots massifs n'écrasent quelque petite bête tapie dans la paille. En pleine maturité, Anthyllis était une robuste jument qui, après son quatrième poulain, n'avait pu retrouver sa ligne d'autrefois. Boxeur était une énorme bête qui dépassait un mètre quatre-vingts au garrot et dont la force valait celle de deux chevaux ordinaires. Une longue raie blanche qui lui descendait jusqu'aux naseaux lui donnait l'air un peu bête et, pour tout dire, Boxeur n'était pas futé mais tout le monde le respectait, à cause de son humeur, toujours égale, et de ses prodigieuses facultés de travail.

À la suite des chevaux, arrivèrent Muriel, la chèvre blanche et l'âne Benjamin. Benjamin était le doyen des animaux de la ferme, le plus ombrageux aussi. Il ne s'exprimait que très peu, et lorsqu'il le faisait c'était en règle générale pour se livrer à quelque remarque pleine de cynisme. Il disait par exemple que Dieu lui avait donné une queue pour chasser les mouches mais qu'il aurait préféré se passer de queue et de mouches. De tous les animaux de la ferme, c'était le seul qui ne riait jamais. Et si on lui demandait pourquoi, il répondait qu'il ne voyait aucune raison de rire. Néanmoins, sans vouloir l'admettre, il vouait à Boxeur une grande amitié. Tous deux passaient d'habitude le dimanche après-midi ensemble, broutant l'un à côté de l'autre, sans échanger un mot.

Les deux chevaux venaient à peine de s'allonger qu'une couvée de canetons qui avaient perdu leur mère surgit en file indienne. Ils piaillaient faiblement et cherchaient, dans tous les coins de l'étable, un endroit où ils ne risqueraient pas de se faire écraser. Anthyllis leur fit, de ses lourdes pattes, une sorte de rempart ; les canetons s'y pelotonnèrent et s'endormirent bien vite.

Au dernier moment, Mollie, la jument blanche un peu sotte qui tirait la carriole de M. Jones, fit une entrée maniérée. Elle dégustait un gros morceau de sucre. Elle prit place aux premiers rangs et fit jouer sa crinière, avec l'espoir d'attirer l'attention sur les jolis rubans rouges dont elle était ornée. Survint alors la chatte qui, fidèle à ses habitudes, chercha des yeux l'endroit le plus confortable ; elle se blottit pour finir entre Boxeur et

Anthyllis, se mit à ronronner de plaisir et n'entendit pas le moindre mot du discours de Major l'Ancien.

Tous les animaux étaient présents, sauf Moïse, le corbeau apprivoisé qui dormait sur un perchoir, près de la porte de l'arrière-cuisine. Quand Major vit qu'ils étaient tous bien installés, attentifs et qu'ils l'attendaient, il s'éclaircit la gorge et commença :

— Camarades, vous avez déjà entendu parler du rêve étrange que j'ai fait la nuit dernière. J'y viendrai tout à l'heure mais j'ai d'abord quelque chose à vous dire. Je ne pense pas, camarades, qu'il me reste de longs mois à vivre auprès de vous mais, avant de mourir, je crois qu'il est de mon devoir de vous transmettre un peu de la sagesse que j'ai pu acquérir. J'ai eu une longue vie, j'ai eu beaucoup de temps pour réfléchir dans la solitude de mon box et je pense pouvoir dire que je comprends, aussi bien que n'importe qui, parmi les animaux, la nature de la vie sur cette terre. C'est de cela que je désire d'abord vous parler.

« Quelle est donc, camarades, la nature de notre existence ? Regardons les choses en face : nos vies sont brèves, laborieuses et misérables. Nous naissons, on nous donne tout juste assez de nourriture pour ne pas crever de faim et ceux d'entre nous qui le peuvent sont obligés de travailler jusqu'aux dernières limites de leurs forces. Alors, quand arrive le moment où nous cessons d'être utiles, on nous abat, avec la plus atroce des cruautés. Il n'est pas un animal en Angleterre qui, ayant dépassé l'âge de un an, ne connaisse le sens de mots comme *loisir* ou *bonheur*. Il n'est pas un animal qui soit libre. La vie de l'animal n'est que misère et servitude, voilà la simple vérité.

« Mais tout cela est-il dans l'ordre naturel des choses ? Notre pays est-il si pauvre qu'il ne puisse offrir une vie décente à tous ceux qui demeurent sur son sol ? Non, camarades, non, mille fois non ! Le sol de l'Angleterre est fertile et son climat est agréable. Il peut fournir une nourriture abondante à bien plus d'animaux qu'il n'y en a aujourd'hui. Notre ferme à elle seule pourrait subvenir aux besoins d'une vingtaine de vaches, d'une centaine de moutons – et leur offrir un confort, une dignité qu'on ne peut même pas imaginer actuellement. Alors pourquoi poursuivons-nous dans de telles conditions ? Parce que la quasi-totalité de ce que nous produisons nous est volée par l'homme. C'est là, camarades, qu'est la réponse à tous nos problèmes. Elle tient en un mot, l'homme ! L'homme est notre seul

véritable ennemi. Éliminez l'homme, et les racines de la faim et de l'esclavage seront abolies à tout jamais.

« L'homme est la seule créature qui consomme sans produire. Il ne donne pas de lait, il ne pond pas d'œufs et il est trop faible pour tirer la charrue, il ne court pas assez vite pour attraper un lapin. Il est pourtant le maître de tous les animaux. Il les oblige à travailler et ne leur donne en échange que le minimum vital pour qu'ils ne meurent pas de faim. Le reste, il le garde pour lui. C'est nous qui labourons, c'est nous qui fertilisons les sols et il n'en est pas un parmi nous qui possède autre chose que la peau qu'il a sur les os.

« Vous, les vaches que je vois devant moi, ce sont des milliers de litres de lait que vous avez produits. Et qu'est-il devenu ce lait qui aurait pu vous permettre d'élever des petits vigoureux ? Chaque goutte en a profité aux gosiers de nos ennemis. Et vous, les poules, combien d'œufs avez-vous pondus cette année et combien de poussins ont pu éclore ? Tout le surplus a été envoyé au marché pour enrichir Jones et ses ouvriers. Et toi Anthyllis, où sont les quatre poulains que tu as portés et qui auraient pu te soutenir et adoucir tes vieux jours ? Chacun d'eux a été vendu avant l'âge de un an et tu les ne reverras jamais. Quatre maternités, tout ce travail dans les champs, et qu'est-ce que tu as reçu en échange ? Ta maigre pitance et un box à l'écurie.

« Nous ne sommes mêmes pas autorisés à finir nos misérables vies de façon naturelle. Pour ma part, je n'ai pas à me plaindre, je fais partie de ceux qui ont eu de la chance. J'ai douze ans et j'ai eu plus de quatre cents enfants. La vie normale d'un cochon, en somme. Mais, à la fin, pas un animal n'échappe au couteau cruel. Vous, jeunes porcelets, qui êtes assis en face de moi, pas un seul d'entre vous ne passera l'année, vous finirez égorgés sur le billot en hurlant.

« Tous – vaches, cochons, poules, moutons – nous sommes destinés à cette horreur, chacun d'entre nous. Ni les chevaux ni les chiens n'ont un sort meilleur à espérer. Toi, Boxeur, le jour où tes muscles formidables te feront défaut, Jones t'enverra chez l'équarrisseur qui te tranchera la gorge pour que tes restes bouillis soient donnés aux chiens. Quant aux chiens, qu'ils deviennent vieux et perdent leurs dents, Jones leur attache alors une pierre au coup et les noie dans la mare la plus proche.

« N'est-ce pas clair comme de l'eau roche, camarades ? Tous les maux de notre vie, c'est à la tyrannie de l'homme que nous les devons. Nous n'avons qu'à nous débarrasser de l'homme et le fruit de notre travail sera à nous. Nous pourrions devenir riches et libres, et ce pratiquement du jour au lendemain.

« Alors que nous reste-t-il à faire ? Eh bien, à travailler nuit et jour, corps et âme, au renversement de la race humaine. Ceci est mon message camarades : révolution ! Je ne sais pas quand elle viendra, ça peut prendre une semaine ou une centaine d'années mais je sais, aussi sûrement que je sens la paille sous mes pieds, que tôt ou tard, justice sera faite. Ne perdez jamais de vue l'objectif, camarades – qu'il ne faut d'ailleurs pas limiter à l'espace de vos courtes vies ! Par-dessus tout, transmettez mon message à ceux qui viendront après vous pour qu'ainsi, les générations futures préparent le combat qui mènera à la victoire.

« Rappelez-vous, camarades, votre résolution ne doit jamais faiblir. Aucun argument ne doit vous détourner de votre voix. N'écoutez pas ceux qui prétendent que l'homme et l'animal ont des intérêts communs. Que la prospérité des uns fait celle des autres. Ce ne sont que mensonges. L'homme ne sert que ses propres intérêts. Une parfaite unité, une parfaite camaraderie doivent donc régner au sein des animaux, tant que la lutte durera. Tous les hommes sont nos ennemis, tous les animaux sont nos camarades.

Il se fit à ce moment-là un boucan épouvantable. Alors que Major parlait, quatre gros rats s'étaient faufiletés hors de leur trou pour l'écouter, assis sur leurs derrières. Les chiens venaient de les repérer et ce ne fut que grâce à une retraite précipitée dans leur refuge que les rats eurent la vie sauve. Major leva la patte pour ramener le silence.

— Camarades, dit-il, il y a maintenant une question qui doit être réglée. Les animaux sauvages, tels que les rats ou les lapins, sont-ils nos amis ou nos ennemis ? Soumettons-la au vote. Je pose cette question à l'assemblée : les rats sont-ils des camarades ?

On se mit à voter immédiatement et il fut admis par une accablante majorité que les rats étaient des camarades. Il n'y avait eu que quatre votes contre : les trois chiens et le chat dont on découvrit après coup qu'il avait voté pour les deux propositions à la fois. Major poursuivit :

— J'ai peu de choses à ajouter. Juste ceci à vous dire : rappelez-vous toujours qu'il est nécessaire de s'opposer à l'homme et à son mode de vie. L'ennemi, c'est tout ce qui marche sur deux jambes ; les amis, tous ceux qui marchent à quatre pattes ou qui battent des ailes. Et rappelez-vous aussi que, dans le combat à livrer contre l'homme, il faut absolument éviter d'en venir à lui ressembler. Même lorsque vous l'aurez vaincu, veillez à ne jamais adopter ses vices. Aucun animal ne devra jamais vivre dans une maison ni dormir dans un lit, pas plus qu'il ne devra porter de vêtements, boire d'alcool ou fumer des cigarettes, et il ne devra ni toucher de l'argent ni faire de commerce. Le mal, ce sont toutes ces habitudes de l'homme. Mais par-dessus tout, aucun animal ne doit en asservir un autre. Que nous soyons forts ou faibles, malins ou candides, nous sommes tous frères. Nul animal n'a le droit de tuer un autre animal. Tous les animaux sont égaux.

« Et maintenant, camarades, je vais vous raconter mon rêve de la nuit dernière. Je ne peux pas vraiment vous décrire ce rêve. C'était le rêve de la Terre, telle qu'elle sera lorsque l'homme en aura disparu. Mais il m'a rappelé quelque chose que j'avais longtemps oublié. Autrefois, alors que j'étais un jeune cochon, ma mère et les autres truies avaient coutume de chanter une vieille chanson dont elles connaissaient la mélodie et quelques paroles. Cette mélodie de mon enfance m'était totalement sortie de l'esprit. Et puis cette nuit, qui sait pourquoi, elle m'est revenue en rêve. Mais le plus important, c'est que les paroles de la chanson, elles aussi, me sont revenues. Paroles dont je suis certain qu'elles étaient chantées par les animaux il y a très longtemps et qui se sont effacées de nos mémoires pendant des générations. Je vais maintenant vous la chanter, camarades. Je suis vieux, ma voix s'est éraillée, mais quand je vous aurai appris la mélodie, vous vous la chanterez à vous-même bien mieux que je ne le fais. Elle a pour titre, *Bêtes d'Angleterre* !

Le vieux Major s'éclaircit alors la gorge et se mit à chanter. Comme il l'avait annoncé, sa voix était éraillée mais il chantait encore assez bien. C'était un chant émouvant quelque chose qui tenait à la fois de *Clementine* et de *La Cucaracha*. En voici les paroles :

*Bêtes d'Irlande et d'Angleterre,  
Bêtes de tous pays natives,  
Bonne nouvelle sur la Terre :  
Un nouvel âge d'or arrive.*



*Tôt ou tard, le jour viendra  
Où les tyrans seront chassés  
Où la terre prodiguera  
Ses fruits aux bêtes libérées.*

*Les naseaux libres de l'anneau,  
Éperons et mors rejetés,  
Le harnais défait de nos dos,  
Nous aurons, les fouets, brisé.*

*Plus de richesses que l'esprit  
N'en peut concevoir : orge, blé,  
Trèfle, avoine, seront le prix  
De notre combat remporté.*

*Les champs d'Angleterre luiront,  
Ses sources deviendront plus pures,  
Ses vents doucement souffleront,  
Dès la fin de la dictature.*

*Tous, à ce jour nous œuvrerons,  
Vaches chevaux et volatiles :  
Jamais rien nous ne céderons,  
À l'oppression, toujours hostiles.*

*Bêtes d'Irlande et d'Angleterre,  
Bêtes de tous pays natives,  
Bonne nouvelle sur la Terre :  
Un nouvel âge d'or arrive.*

Chanter cette chanson jeta les animaux dans la plus vive excitation. Major avait à peine fini qu'ils avaient commencé de la reprendre, pour eux-mêmes. Même la plus stupide des bêtes avait réussi à capter la mélodie ainsi que deux ou trois mots ; quant aux plus vives, il ne leur avait fallu que quelques minutes pour apprendre par cœur l'ensemble de la chanson. Aussi, après quelques essais préliminaires, l'ensemble de la ferme reprenait en

chœur *Bêtes d'Angleterre*, dans une ferveur impétueuse. Les vaches la meuglaient, les chiens l'aboyaient, les moutons la bêlaient, les chevaux la hennissaient et les canards la cancanèrent. La chanson leur plaisait tellement qu'ils la reprurent cinq fois de suite et sans doute auraient-ils continué toute la nuit s'ils n'avaient été interrompus.

Le vacarme avait hélas réveillé M. Jones qui bondit hors du lit, certain qu'il y avait un renard dans la cour. Il s'empara du fusil qu'il conservait toujours dans un coin de la chambre à coucher et déchargea dans la nuit une volée de plombs calibre 6. Les plombs se fichèrent dans le mur de la grange et la réunion prit fin précipitamment, chacun se dépêchant d'aller retrouver sa couche. Les oiseaux regagnèrent leurs perchoirs, les animaux s'installèrent dans la paille, et la ferme en un instant se retrouva plongée dans le sommeil.

Trois nuits plus tard le vieux Major mourait tranquillement dans son sommeil. Son corps fut enterré dans le bas du verger.

On était début mars. Pendant les trois mois qui suivirent, il y eut une intense activité secrète. Le discours de Major avait donné aux plus éclairés des animaux de la ferme de nouvelles perspectives d'existence. Ils ne savaient certes pas quand la révolution annoncée par Major aurait lieu ; ils n'avaient même aucune raison particulière de croire qu'elle se produirait avant leur mort mais il était clair à leurs yeux qu'ils devaient la préparer. Les tâches d'enseignement et d'organisation furent naturellement confiées aux cochons qui passaient généralement pour les plus intelligents des animaux. Bénéficiant parmi eux d'une renommée certaine, il y avait deux verrats qui répondaient aux noms de Napoléon et Boule de Neige et que M. Jones élevait pour la vente. Napoléon était un imposant cochon du Berkshire à l'air sauvage – le seul Berkshire de la ferme : peu causant, il avait la réputation de savoir ce qu'il voulait. Boule de Neige était plus vif d'esprit que Napoléon, meilleur orateur et plus inventif. On le disait aussi plus instable. Tous les autres mâles de la ferme étaient des porcs de boucherie. Le plus connu d'entre eux était un petit cochon gras et lesté aux joues rebondies et au regard pétillant surnommé Cafteur. Il avait la voix enjouée et le geste rapide. C'était un brillant orateur et quand il abordait des questions épineuses, il avait une façon bien à lui de sautiller d'une patte sur l'autre et de remuer la queue, ce qui ajoutait à sa force de conviction. Les autres disaient de Cafteur qu'il était capable de vous embobiner par ses discours.

Ces trois-là avaient fait de l'enseignement du vieux Major un véritable système de pensée complexe qu'ils avaient baptisé l'animalisme. Plusieurs nuits par semaine, après que M. Jones se fut endormi, ils tenaient dans la grange des meetings secrets pour exposer aux autres animaux les principes de l'animalisme. Dans les débuts, ils se heurtèrent à beaucoup d'apathie et de stupidité. Certains animaux évoquaient le devoir de loyauté envers M. Jones, qu'ils continuaient d'appeler le « maître », ou faisaient des remarques simplistes du genre : « C'est M. Jones qui nous nourrit, qu'arriverait-il s'il mourait ? » D'autres posaient des questions du style : « Pourquoi s'inquiéter de ce qu'il adviendra après notre mort ? » ou bien : « Si cette révolte doit de toute façon arriver, est-ce que le fait qu'on y travaille ou non changera quelque chose ? » Les cochons avaient les plus grandes difficultés à leur faire comprendre que tout cela était contraire à l'esprit de l'animalisme. Les questions les plus bêtes furent posées par Mollie, la jument blanche. Sa toute première question à Boule de Neige fut :

— Est-ce qu'il y aura encore du sucre après la révolution ?

— Non, répondit Boule de Neige fermement. Nous n'avons aucun moyen de fabriquer du sucre dans cette ferme. De toute façon, le sucre n'est pas nécessaire et tu auras tout le foin, toute l'avoine que tu pourrais désirer.

— Et est-ce que j'aurai encore le droit de porter des rubans dans ma crinière ?

— Camarade, dit Boule de Neige, ces rubans qui te tiennent tant à cœur sont le signe de ton esclavage. Ne peux-tu comprendre que la liberté est préférable aux rubans ?

Mollie acquiesça mais n'eut pas l'air très convaincue.

Les cochons avaient un rude combat à mener pour contrer les mensonges de Moïse, le corbeau apprivoisé. Moïse, qui était l'animal de compagnie favori de M. Jones, était une commère et un traître mais c'était aussi un habile orateur. Il prétendait connaître l'existence d'une contrée mystérieuse, la Montagne Sucrecandi, où devaient aller tous les animaux après leur mort. Elle était située quelque part dans les cieux, derrière les nuages. Sur la Montagne Sucrecandi, c'était tous les jours dimanche, le trèfle y poussait toute l'année et les haies étaient pleines de morceaux de sucre et de cakes aux graines de lin. Les animaux détestaient Moïse parce qu'il se contentait de raconter des histoires et ne travaillait jamais. Mais certains d'entre eux

croyaient en la Montagne Sucrecandi et les cochons devaient argumenter avec force pour les persuader qu'un tel endroit n'existait pas.

Leurs plus fidèles disciples étaient les deux chevaux de trait, Boxeur et Anthyllis. Tous deux avaient les plus grandes difficultés à penser par eux-mêmes mais, une fois qu'ils eurent accepté les cochons pour maîtres, ils assimilèrent facilement tout ce qui leur était enseigné et le transmirent aux autres animaux sous forme de raisonnements très simples. Ils ne manquaient jamais les meetings clandestins dans l'étable et entraînaient les participants à entonner *Bêtes d'Angleterre*, le chant qui concluait ces réunions.

Or, il s'avéra que la révolution s'accomplit bien plus vite et bien plus facilement qu'on ne l'avait espéré. Au cours des années passées, M. Jones s'était révélé être un maître compétent malgré sa dureté, mais depuis quelques temps, il traversait une mauvaise passe. Il avait perdu beaucoup d'argent au cours d'une affaire judiciaire, ce qui l'avait démoralisé et il s'était mis à boire, bien plus qu'il n'était raisonnable. Il pouvait rester des journées entières à paresser dans son fauteuil, lisant le journal, buvant ou donnant, de temps en temps, à Moïse, quelques miettes de pain trempées dans de la bière. Ses ouvriers étaient paresseux et malhonnêtes, les champs étaient envahis de mauvaises herbes, et les toitures des bâtiments souffraient du manque d'entretien, les haies étaient à l'abandon et les animaux sous-alimentés.

Vint le mois de juin, et le temps de couper les foin. La veille de la Saint-Jean, qui tombait un samedi, M. Jones se rendit à Willingdon, au *Lion Rouge*. Il y fit une telle consommation d'alcool qu'il fut incapable de rentrer chez lui avant le lendemain midi. Les hommes avaient trait les vaches, tôt le matin, pour aller ensuite à la chasse aux lapins, et ils ne s'étaient pas souciés de nourrir les animaux. Quand M. Jones fut de retour, il se précipita sur le canapé et s'y endormit, le magazine *News of the world* sur la figure, de telle sorte qu'en soirée, les animaux n'avaient toujours rien eu à manger. Ils ne purent finalement le supporter davantage. L'une des vaches défonça d'un coup de corne la porte de la remise. Bientôt, tous les animaux se servaient dans les coffres à récoltes. Ce fut à ce moment-là que M. Jones se réveilla. L'instant d'après, ses quatre hommes et lui se retrouvaient dans la réserve. Le fouet en main, ils le faisaient claquer dans toutes les directions. C'était plus que les animaux affamés n'en pouvaient

supporter. D'un seul mouvement, alors que rien n'avait été planifié, ils se retournèrent contre leurs bourreaux. Jones et ses hommes se virent assaillis et roués de coups de pattes qui semblaient provenir de tous les côtés à la fois. La situation était pratiquement hors de contrôle. Jamais ils n'avaient vu auparavant un animal se comporter de telle façon et cette révolte soudaine de créatures qu'ils avaient l'habitude de frapper et de maltraiter à leur convenance leur causa une peur bleue. Quelques instants plus tard, ils abandonnaient la lutte et prenaient leurs jambes à leur cou ; tous les cinq en pleine déroute se ruaient sur le chemin carrossable qui conduisait à la grand-route, poursuivis par les animaux triomphants.

Mme Jones, qui avait observé par la fenêtre de la chambre ce qui se passait, jeta quelques affaires dans un sac de toile et s'éclipsa en empruntant des chemins détournés. Moïse bondit de son perchoir, battit des ailes et la suivit, croassant bruyamment. Pendant ce temps-là, les animaux avaient repoussé M. Jones et ses hommes sur la route, et claqué derrière eux le portail aux cinq barreaux. De sorte que, avant même de réaliser ce qui venait d'avoir lieu, ils avaient mené la rébellion à son terme. Jones était expulsé, la ferme du manoir était à eux.

Pendant quelques minutes, les animaux peinèrent à croire en leur bonne fortune. Leur première réaction fut de se lancer au galop jusqu'aux frontières de leur domaine comme pour s'assurer qu'aucun homme ne s'y dissimulait ; puis ils se précipitèrent jusqu'aux dépendances de la ferme pour se débarrasser des derniers vestiges du règne abhorré de Jones. Ils enfoncèrent la porte de la sellerie, située au bout de l'écurie. Les mors, les mouchettes, les laisses, le couteau cruel – dont Jones se servait pour castrer les cochons et les agneaux –, tout fut précipité dans le puits. Les rênes, les licous, les œillères, la muselière humiliante furent jetés sur le tas d'ordures qu'on brûlait dans la cour. On fit de même avec les fouets et tous les animaux se mirent à sauter de joie en les voyant flamber. Boule de Neige jeta aussi au feu les rubans dont on ornait la crinière et la queue des chevaux, les jours de marché.

— Les rubans, dit-il, doivent être considérés comme des vêtements et les vêtements sont la marque de l'homme. Tous les animaux se doivent d'aller nus.

En entendant ces mots, Boxeur alla chercher le petit chapeau de paille qu'il portait l'été pour abriter ses oreilles des mouches et le balança au feu

avec tout le reste.

En peu de temps, ils eurent détruit tout ce qui pouvait rappeler M. Jones. Napoléon les conduisit ensuite à la remise et distribua à chacun une double ration de céréales, les chiens, quant à eux, ayant droit à deux biscuits chacun. Ensuite, ils chantèrent *Bêtes d'Angleterre* du début à la fin, sept fois de suite et, pour finir, s'étant installés confortablement pour la nuit, ils dormirent comme jamais ils n'avaient dormi auparavant.

Ils se réveillèrent à l'aube comme d'habitude et, se rappelant soudain les glorieux événements de la veille, ils se rendirent au galop jusqu'aux pâturages. Un petit chemin partait du bas de la pâture et conduisait à un tertre d'où l'on pouvait voir presque toute la ferme. Les animaux s'y précipitèrent pour la contempler dans la claire lumière du matin. Tout cela leur appartenait désormais, tout ce qu'ils voyaient était à eux ! Dans l'exaltation que leur procurait cette pensée, ils se mirent à gambader en tous sens et à sauter de joie. Ils se roulèrent dans la rosée et broutèrent à belles dents l'herbe d'été, si tendre ; à coups de sabots ils firent voler des mottes de terre noire dont ils humaient la riche senteur. Puis, ils entamèrent l'inspection générale de la ferme. Muets d'admiration, ils embrassaient du regard les terres labourées, les foins, le verger, l'étang, le bosquet. C'était comme s'ils les voyaient pour la première fois et, même alors, ils peinaient à croire que tout cela leur appartenait pour de bon.

Alors, ils retournèrent en file indienne jusqu'aux bâtiments de la ferme et firent halte, en silence, devant le seuil de la maison. Cette maison aussi était à eux mais ils étaient effrayés à l'idée d'y pénétrer. Après un moment toutefois, Boule de Neige et Napoléon forcèrent la porte à coups d'épaule et les animaux entrèrent, l'un après l'autre, avançant à pas mesurés, de peur de déranger quoi que ce soit. Ils allèrent d'une pièce à l'autre, marchant sur la pointe des pieds, osant à peine chuchoter tandis qu'ils contemplaient avec stupéfaction tout ce luxe incroyable : des lits matelassés, des miroirs, des sofas en crin de cheval, des tapis de Bruxelles, une estampe de la reine Victoria accrochée au manteau de la cheminée.

Alors qu'ils descendaient l'escalier, on s'aperçut que Mollie n'était pas là. Faisant demi-tour, les animaux découvrirent qu'elle était retournée dans la plus belle des chambres. Elle avait pris un ruban bleu sur la coiffeuse de Mme Jones et le posait entre ses épaules, tout en prenant des poses ridicules pour s'admirer dans la glace. Les autres le lui reprochèrent sévèrement et

sortirent. On prit les jambons suspendus dans la cuisine, qu'on jeta dans le feu. Les tonneaux de bières de l'arrière-cuisine furent défoncés par Boxeur à coups de sabots. Mais rien d'autre ne fut endommagé. Et l'on prit sur place une résolution unanime : la maison d'habitation des fermiers serait préservée et deviendrait un musée. Et tous s'accordèrent pour décider qu'aucun animal n'aurait le droit d'y vivre.

Les animaux prirent leur petit déjeuner puis Napoléon et Boule de Neige les réunirent à nouveau tous ensemble.

— Camarades, dit Boule de Neige, il est six heures et demie et nous avons devant nous une longue journée. Nous allons commencer le ramassage des foin. Mais il y a quelque chose que nous allons d'abord régler.

Les cochons révélèrent qu'ils avaient appris à lire dans un vieux syllabaire trouvé sur un tas d'ordures et qui avait appartenu aux enfants de M. Jones. Napoléon fit apporter des pots de peinture noire et blanche et entraîna tout le monde jusqu'au portail aux cinq barreaux qui donnait sur la grand-route. Alors Boule de Neige (car c'était Boule de Neige qui écrivait le mieux) prit une brosse qu'il fixa à son pied, et effaça d'une couche de peinture *ferme du manoir*, sur la barre supérieure, qu'il remplaça par *ferme des animaux*. Tel serait désormais le nom du domaine. Ils retournèrent ensuite aux bâtiments de la ferme où Napoléon et Boule de Neige firent apporter une échelle qui fut levée contre le mur de la grange. Ils expliquèrent qu'après trois mois d'étude, les cochons avaient réussi à résumer les principes de l'animalisme en sept préceptes. Ces sept commandements allaient à présent être inscrits sur le mur et constitueraient la loi inaltérable que devraient désormais suivre tous les animaux de la ferme. Non sans difficultés (car il n'est pas aisé pour un cochon de se tenir en équilibre sur une échelle), Boule de Neige monta à l'échelle et se mit au travail tandis que Cafteur, quelques barreaux en dessous, lui tenait le pot de peinture. Les commandements, écrits en gros caractères blancs sur le mur goudronné, étaient lisibles à trente mètres.

1. *Toute créature à deux pieds est un ennemi.*
2. *Toute créature qui a quatre pattes ou des ailes est un ami.*
3. *Nul animal ne portera de vêtements.*
4. *Nul animal ne dormira dans un lit.*



5. *Nul animal ne consommera d'alcool.*
6. *Nul animal ne tuera un autre animal.*
7. *Tous les animaux sont égaux.*

C'était très soigneusement fait. En dehors du mot *ami* pourvu d'un *h* malheureux et d'un *s* à l'envers, l'orthographe était absolument parfaite. Boule de Neige relut le tout à voix haute, pour le plus grand profit des autres. Tous les animaux hochèrent la tête en signe d'approbation et les plus malins se mirent aussitôt à apprendre les sept commandements par cœur.

— Et maintenant, camarades, s'écria Boule de Neige en jetant son pinceau, aux foin. Nous devons rentrer les foin plus vite que Jones et ses hommes, notre honneur est en jeu !

Les trois vaches, qui semblaient mal à l'aise depuis un moment, laissèrent échapper un long mugissement. Il y avait plus de vingt-quatre heures qu'on ne les avait pas traites et leur pis étaient sur le point d'éclater. Après un bref instant de réflexion, les cochons firent chercher des seaux et se mirent à traire les vaches de façon plutôt convaincante, leurs pieds s'avérant adaptés à la tâche. Cinq seaux de lait crémeux et mousseux furent bientôt bien remplis, que les animaux considéraient avec un intérêt manifeste.

— Qu'est-ce qu'on va faire de tout ce lait ? demanda quelqu'un.

— Jones en ajoutait quelques fois à nos aliments, dit l'une des poules.

— Qu'importe le lait ! fit Napoléon en s'interposant devant les seaux, on s'en occupera plus tard. C'est la moisson qui compte. Le camarade Boule de Neige va vous montrer le chemin. Je vous suivrai dans quelques minutes. En avant, camarades, le foin vous attend !

Les animaux se rendirent aux champs tous ensemble et commencèrent la moisson. Quand ils revinrent le soir, ils remarquèrent que le lait avait disparu.

Ce qu'il leur fallut trimer et transpirer pour rentrer le foin ! Leurs efforts furent cependant récompensés, car la récolte dépassa leurs espoirs.

Par moments le travail était pénible, les instruments avaient été conçus pour l'homme et non pour les animaux ; c'était un inconvénient majeur : aucun animal n'était capable d'utiliser ces outils qui exigeaient de se tenir debout en appui sur les pattes arrières. Mais les cochons étaient si intelligents qu'ils trouvèrent le moyen de contourner toutes les difficultés. Quant aux chevaux, ils connaissaient le moindre centimètre carré des terrains qu'ils devaient faucher et ratisser, autant de tâches dont ils s'acquittaient finalement mieux que Jones et ses ouvriers.

Les cochons ne travaillaient pas mais ils supervisaient et dirigeaient le travail des autres. Étant donné leurs connaissances supérieures, il parut naturel qu'ils prennent la tête des opérations. Boxeur et Anthyllis s'attelaient eux-mêmes au râteau ou à la faucheuse – ni mors ni rêne n'étaient évidemment nécessaires – ; d'un pas lourd, ils arpentaient les champs. Un cochon à leur côté intervenait, criant : « Hue, camarade » ou « Ho, stop », selon les nécessités.

Et tous les animaux, jusqu'aux plus humbles, participèrent à la récolte et au bottelage des foin. Mêmes les poules et les canards travaillèrent dur, effectuant des va-et-vient sous le soleil pour transporter quelques brins de pailles dans leurs becs. Au final, ils avaient mis deux jours de moins que Jones et ses hommes pour achever le travail. Ce fut en outre la plus grosse moisson que la ferme eût jamais connue. Il n'y eut pas le moindre gaspillage, les poules et les canards, grâce à leurs yeux acérés, n'avaient pas

laissé traîner un seul brin de paille. Et pas un seul animal n'avait dérobé ne fût-ce qu'une bouchée.

Pendant tout l'été le travail fut réglé comme une horloge. Les animaux étaient heureux comme jamais ils n'auraient cru pouvoir l'être. La moindre portion de nourriture leur procurait un plaisir intense parce qu'elle était à eux, le fruit d'un travail qu'ils avaient accompli par eux-mêmes et pour eux-mêmes, et non plus une obole que leur concédait un maître avare. Maintenant que les hommes, ces parasites sans valeur, avaient disparu, les animaux avaient bien plus de nourriture. Et, malgré leur inexpérience en la matière, ils avaient aussi bien plus de loisirs.

Ils durent certes faire face à des difficultés – plus tard dans l'année, quand, après la moisson, vint le temps du battage, il leur fallut, comme autrefois, fouler le grain au pied et le débarrasser de la balle en soufflant dessus puisque la ferme ne possédait pas de batteuse – mais l'habileté des cochons et l'extraordinaire force musculaire de Boxeur finissaient toujours par les tirer d'affaire.

Boxeur faisait l'admiration de tous. S'il avait déjà montré du cœur à l'ouvrage au temps de Jones, il abattait désormais le travail de trois chevaux ; certaines journées, c'était le travail de la ferme entière qui semblait reposer sur ses puissantes épaules. Du matin au soir, il poussait et tirait, présent sur tous les fronts difficiles. Il s'était arrangé pour qu'un jeune coq le réveille une demi-heure avant tout le monde. Et, de sa propre initiative, il s'engageait, avant même que la journée de travail eût commencé, dans des tâches qui lui semblaient urgentes. À toutes les difficultés, à tous les problèmes, il opposait la formule dont il avait fait sa devise : « Je vais travailler plus dur. »

Dès lors, chacun prenait part au travail selon sa capacité. Les poules et les canards parvinrent à mettre de côté cinq boisseaux<sup>1</sup> de blé, en glanant les grains éparpillés un peu partout. Personne ne détournait la nourriture, personne ne se plaignait ; les querelles, bagarres et jalousies qui ponctuaient la vie d'autrefois avaient pratiquement disparu. Personne ou presque ne cherchait à se défilier.

Mollie, par exemple, n'était pas très matinale et trouvait toujours le moyen de finir tôt, prétextant qu'un caillou s'était fiché sous son sabot. La conduite de la chatte était aussi assez bizarre. On s'aperçut très vite qu'elle était introuvable quand il y avait un travail urgent à faire. Elle disparaissait

pendant des heures pour ne réapparaître qu'au moment du repas ou dans la soirée, quand le travail avait été fait. Mais elle trouvait toujours d'excellentes excuses et ronronnait de façon si affectueuse qu'on ne pouvait remettre en question ses bonnes intentions.

Quant à Benjamin, le vieil âne, il ne semblait en rien changé depuis la révolution. Il accomplissait son travail avec cette obstination tranquille dont il faisait déjà preuve du temps de M. Jones, sans jamais se défilier mais sans chercher non plus à en faire davantage. Il n'exprimait jamais son avis sur la révolution, ni sur ses effets. Quand on lui demandait s'il n'était pas plus heureux depuis l'éviction de Jones, il répondait seulement : « Les ânes vivent longtemps. Aucun d'entre vous n'a jamais vu mourir un âne. » Et ses interlocuteurs devaient se contenter de cette réponse énigmatique.

On ne travaillait pas le dimanche. Le petit déjeuner avait lieu une heure plus tard que d'habitude. Se déroulait ensuite une cérémonie à laquelle, chaque semaine, on assistait sans faute. D'abord, on hissait les couleurs. Boule de Neige avait trouvé dans la sellerie une vieille nappe verte ayant appartenu à Mme Jones et sur laquelle il avait peint en blanc une corne et un sabot. Tous les dimanches matin, le pavillon était hissé au sommet du mât, dans le jardin de la ferme.

Le drapeau vert, avait expliqué Boule de Neige, représentait les verts pâturages d'Angleterre, tandis que la corne et le sabot symbolisaient la république des animaux qui verrait le jour une fois acquise la victoire définitive sur le genre humain. Après la cérémonie des couleurs, tous les animaux se retrouvaient dans la grange pour une réunion générale qu'on appelait l'Assemblée. On y planifiait le travail de la semaine à venir, on y proposait et adoptait des résolutions. C'était d'ailleurs toujours les cochons qui les soumettaient au débat. Les autres animaux comprenaient comment voter mais il ne leur serait jamais venu à l'esprit de faire une proposition nouvelle.

Napoléon et Boule de Neige prenaient donc, et de loin, la part la plus active dans ces débats. Mais on voyait bien que ces deux-là n'étaient jamais d'accord. Quelle que fût la proposition de l'un, on pouvait compter sur l'autre pour s'y opposer. Et même lorsque la décision fut prise – décision que personne ne pouvait vraiment contester – de faire du petit enclos attenant au verger une maison de repos pour les animaux qui avaient passé l'âge de travailler, il s'ensuivit un débat orageux pour déterminer à quel âge

chaque catégorie d'animal pourrait prendre sa retraite. On achevait invariablement l'Assemblée en entonnant *Bêtes d'Angleterre* et on avait quartier libre l'après-midi.

Les cochons s'étaient réservé la sellerie et en avaient fait leur quartier général. Tous les soirs, ils y étudiaient la ferronnerie, la charpenterie ou les arts mécaniques, à l'aide de livres rapportés de la ferme. Boule de Neige s'employait par ailleurs à organiser la vie des animaux en ce qu'il appelait des « Comités pour les Animaux ». Il y travaillait sans relâche. Il forma ainsi le Comité de production des œufs pour les poules, le Comité d'hygiène pour les vaches, le Comité de rééducation des camarades sauvages (qui avait pour objectif d'appriivoiser les rats et les lapins), le Mouvement de la laine bien blanche pour les moutons, ainsi que diverses associations, tandis qu'il instituait par ailleurs des cours de lecture et d'écriture.

Ces projets furent dans l'ensemble des échecs. La tentative de domestication des animaux sauvages, par exemple, s'avéra presque tout de suite un fiasco. Car ces derniers continuaient de se comporter comme avant et ne cherchaient qu'à tirer profit de la générosité dont on faisait preuve à leur égard. La chatte adhéra au Comité de rééducation et s'y montra très active pendant quelques jours. On la vit une fois assise sur le toit, en train de parlementer avec des moineaux qui se tenaient juste hors de sa portée. Elle leur expliquait que les animaux étaient désormais des frères et que tout moineau pouvait se poser sans risque sur ses pattes mais les moineaux conservaient leurs distances.

Les cours de lecture et d'écriture eurent en revanche un grand succès. À l'automne, la quasi-totalité des animaux de la ferme possédait des rudiments en matière de lecture et d'écriture.

Les cochons, quant à eux, savaient déjà parfaitement lire et écrire. Les chiens avaient appris à lire de façon à peu près convenable mais, hormis les sept commandements, aucune lecture ne les intéressait. Muriel la chèvre lisait plutôt mieux que les chiens et parfois, le soir, il lui arrivait de lire aux autres animaux des fragments de journaux qu'elle avait trouvés sur le tas d'ordures. Benjamin savait lire aussi bien que n'importe lequel des cochons mais n'exerçait jamais ses facultés. « Pour autant que je sache, disait-il, il n'y a rien qui vaille la peine d'être lu. »

Anthyllis avait appris les lettres de l'alphabet mais ne parvenait pas à les assembler pour former des mots. Boxeur n'avait jamais réussi à dépasser la lettre D. Il lui arrivait de tracer A B C D dans la poussière avec ses gros sabots mais il en restait là, l'œil fixe, les oreilles couchées, écartant la mèche qui lui barrait le front et tâchant, de toutes ses forces, de se rappeler, sans y parvenir, les lettres qui suivaient. À vrai dire, il réussit plusieurs fois à apprendre E F G H mais on s'apercevait qu'à ce moment-là, il avait oublié A B C D. Il décida pour finir de se contenter des quatre premières lettres qu'il écrivait une ou deux fois par jour pour se rafraîchir la mémoire. Mollie refusa d'apprendre autre chose que les six lettres de son prénom. Elle les calligraphiait très adroitement à l'aide de brindilles puis les décorait d'une fleur ou deux et tournait autour de son œuvre pour l'admirer.

Aucun des autres animaux de la ferme ne put aller au-delà de la lettre A. On constata par ailleurs que les animaux les plus stupides, comme les moutons, les poules et les canards, étaient incapables d'apprendre par cœur les sept commandements. Après mûre réflexion, Boule de Neige déclara que les sept commandements pouvaient se réduire à une simple maxime, à savoir : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes ». Formule qui, expliqua-t-il, englobait l'ensemble des principes de l'animalisme. Quiconque l'aurait parfaitement assimilée serait à l'abri de l'influence des humains. Dans un premier temps, les oiseaux protestèrent car il leur semblait évident qu'eux aussi marchaient sur deux pattes. Mais Boule de Neige leur démontra qu'il n'en était rien.

— L'aile de l'oiseau, camarades, dit-il, est un organe de propulsion et non de manipulation. En conséquence, il ne peut être considéré que comme une patte. Le signe distinctif de l'homme, c'est la main ! C'est la main qui constitue l'instrument de tous ses méfaits.

Les oiseaux ne comprirent pas tous les mots compliqués de Boule de Neige mais ils acceptèrent l'explication et les plus simples des animaux de la ferme se mirent à apprendre la nouvelle maxime par cœur.

On inscrivit « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes » sur le mur du fond de la grange, au-dessus des sept commandements et en plus grosses lettres. Une fois qu'ils l'eurent apprise par cœur, les moutons se prirent d'affection pour la formule et se mirent à la reprendre en chœur quand ils se retrouvaient aux champs : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes !

Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes ! », bêlant ainsi des heures, sans jamais se lasser.

Napoléon ne manifestait aucun intérêt pour les comités de Boule de Neige. Il disait que l'éducation des jeunes importait plus que tout ce qu'on pourrait entreprendre pour ceux qui étaient déjà d'un âge avancé. Or, il arriva qu'après la fenaison, Jessie et Clochette mirent bas, donnant, à elles deux, naissance à neuf robustes chiots. À peine étaient-ils sevrés que Napoléon les soustrayait à leur mère, disant qu'il se chargerait personnellement de leur éducation. Il les établit à l'écart, dans un grenier auquel on ne pouvait accéder que par l'échelle de la sellerie. Ils y furent maintenus dans un isolement tel que les animaux de la ferme finirent par oublier leur existence.

Le mystère de la disparition du lait fut bientôt éclairci. Le lait était, chaque jour, mélangé à la pâtée des cochons. Les pommes nouvelles commençaient à mûrir, et bientôt, elles jonchèrent l'herbe du verger. Il semblait alors évident pour tout le monde qu'elles seraient partagées de façon équitable entre les animaux. Mais un jour, il fut ordonné de récolter les pommes et de les apporter à la sellerie, pour l'usage des cochons. La mesure fit murmurer quelques animaux, mais ce fut en vain. Tous les cochons, y compris Napoléon et Boule de Neige, étaient d'accord sur la question. Cafteur fut chargé de fournir les explications nécessaires :

— Camarades, rugit-il. Vous n'imaginez pas, j'espère, que les cochons agissent par égoïsme ou pour s'octroyer des privilèges ? La plupart d'entre nous n'ont aucun goût pour le lait ou pour les pommes. Je n'aime, pour ma part, ni l'un ni l'autre. Nous n'avons qu'un objectif, en consommant ces aliments : préserver notre santé. Le lait et les pommes – c'est d'ailleurs prouvé par la science – contiennent des substances indispensables au bien-être du cochon. Nous, les cochons, nous sommes des travailleurs intellectuels. La direction et la gestion de la ferme reposent entièrement sur nous. Nuit et jour, nous veillons à votre bien-être. C'est donc dans votre intérêt que nous buvons ce lait et que nous mangeons ces pommes. Est-ce que vous savez ce qui arriverait, si les cochons devaient faillir à la tâche ? Jones reviendrait ! Oui, Jones reviendrait inévitablement, camarades, s'écria Cafteur, l'air presque implorant, ne cessant de se s'agiter et de remuer la

queue avec frénésie. Il est certain qu'aucun d'entre vous ne souhaite assister au retour de Jones.

S'il y avait une chose en effet dont les animaux étaient sûrs, c'était qu'en aucun cas ils ne désiraient le retour de Jones. Quand on leur présentait les choses sous cet angle, ils ne trouvaient plus rien à redire. Et le fait de maintenir les cochons en bonne santé leur semblait évidemment une priorité. Aussi fut-il admis, sans plus de discussion, que le lait et les pommes tombées – de même que les récoltes de pommes à venir – seraient destinés à l'usage des cochons.



L'été finissant, la nouvelle de ce qui s'était passé à la ferme des animaux s'était propagée dans la moitié du pays. Tous les jours, Napoléon et Boule de Neige envoyaient en mission des volées de pigeons qui avaient pour instructions de se mêler aux animaux des fermes voisines afin de leur raconter la rébellion et de leur enseigner le refrain de *Bêtes d'Angleterre*.

La plus grande partie de ce temps, M. Jones l'avait utilisée à rester assis au bar du *Lion Rouge* de Willingdon, se plaignant à qui voulait bien l'écouter de la monstrueuse injustice dont il avait été victime, quand une bande d'animaux bons à rien l'avaient chassé de ses terres. Les autres fermiers sympathisaient par principe mais ne cherchèrent pas, dans un premier temps, à l'aider. Au fond, chacun d'eux se demandait en secret s'il ne pourrait pas tirer quelque profit des déboires de Jones. Par chance, les propriétaires des deux domaines qui jouxtaient la ferme des animaux étaient en mauvais termes, de façon permanente.

L'un d'eux, le domaine de Foxwood, était une vaste exploitation mal tenue : cultivée à l'ancienne, envahie de taillis, ses pâtures s'épuisaient et ses haies offraient un spectacle désolant. Son propriétaire, M. Pilkington, était un gentleman-farmer insouciant qui, selon les saisons, consacrait la majeure partie de son temps à la pêche ou à la chasse. Quant à l'autre domaine, Pinchfield, il était plus petit mais beaucoup mieux entretenu. Son propriétaire, M. Frederick, un homme avisé, coriace, procédurier, avait la réputation de se montrer dur en affaires. Les deux fermiers se détestaient tellement qu'il leur était difficile de s'entendre, même lorsque leurs intérêts en dépendaient.

Tous deux cependant avaient été profondément effrayés par le soulèvement de la ferme des animaux et faisaient en sorte que leurs propres bêtes en sachent le moins possible à ce sujet. Ils feignirent d'abord d'en rire et tournèrent en dérision l'idée d'une ferme gérée par des animaux. Toute l'affaire serait oubliée dans une quinzaine, disaient-ils. Ils firent courir le bruit que les animaux de la Ferme du Manoir (ils persistaient à lui donner ce nom, ne tolérant pas l'appellation de « ferme des animaux ») étaient en guerre permanente les uns contre les autres et qu'ils ne tarderaient pas à crever de faim.

Le temps passa et, à l'évidence, les animaux ne mouraient pas de faim, Frederick et Pilkington changèrent alors de refrain et se mirent à évoquer la terrible perversité qui maintenant sévissait à la ferme des animaux. Il était désormais établi que les animaux y pratiquaient le cannibalisme, se torturaient entre eux au fer rouge et se partageaient les femelles. C'était, affirmaient Frederick et Pilkington, ce qui arrivait quand on se révoltait contre les lois de la nature.

Cependant, on n'accorda jamais de crédit à ces histoires. Les rumeurs d'une ferme extraordinaire d'où les humains avaient été chassés et dans laquelle les animaux se chargeaient de leurs propres affaires continuaient de se répandre en termes confus et déformés. Une vague de révoltes animalières déferla sur la campagne. Les taureaux qui s'étaient toujours montrés dociles devenaient furieux, les moutons démolissaient les haies pour aller dévorer du trèfle, les vaches ruaient pour renverser les seaux et les chevaux, pendant la chasse, renâclaient devant l'obstacle et précipitaient leurs cavaliers de l'autre côté. Mais par dessus tout, on retenait en tout lieu l'air et les paroles de *Bêtes d'Angleterre*. La chanson s'était propagée à une vitesse incroyable.

Lorsqu'ils l'entendaient, les humains ne pouvaient contenir leur rage et prétendaient qu'ils la trouvaient ridicule. Ils ne pouvaient concevoir, disaient-ils, que des animaux puissent reprendre des propos aussi orduriers. Tout animal surpris à la fredonner était fouetté sur le champ. Et pourtant la chanson gagnait du terrain, irrépressible. Les merles la sifflaient dans les haies, les pigeons la roucoulaient dans les ormes ; elle se mêlait au vacarme des forges comme aux bourdons des clochers. Et les humains, en l'entendant, tremblaient en leur for intérieur, pressentant comme l'annonce d'un destin funeste.

Début octobre, alors que le blé était déjà coupé, mis en meule et en partie battu, un vol de pigeons vint tourbillonner dans les airs et, dans une excitation des plus vives, se posa dans la cour de la ferme. Jones et tous ses ouvriers ainsi qu'une demi-douzaine d'hommes de chez Foxwood et Pinchfield avaient franchi le portail aux cinq barreaux et progressaient sur le chemin carrossable qui conduisait à la ferme. Tous étaient armés de bâtons, sauf Jones qui marchait en tête, le fusil à la main. De toute évidence, ils avaient l'intention de reconquérir la ferme.

On s'y attendait depuis longtemps et tout avait été prévu. Boule de Neige, qui avait étudié les campagnes de Jules César dans un vieux livre provenant de la maison, était chargé des opérations de défense. Il donna vite ses ordres et, en deux minutes, tout le monde fut à son poste.

Alors que les humains approchaient des bâtiments de la ferme, Boule de Neige lança sa première attaque. Tous les pigeons, au nombre de trente-cinq, harcelèrent les hommes et, à moyenne altitude, leur larguèrent des fientes sur la tête ; profitant de la diversion, les oies qui se tenaient cachées derrière les haies firent irruption par derrière et s'en prirent méchamment aux mollets des assaillants. Mais ce n'était là qu'un accrochage mineur, destiné à créer un peu de désordre. Les hommes repoussèrent d'ailleurs les oies sans peine, à coups de bâtons. Alors, Boule de Neige lança la deuxième phase de son attaque. Conduisant lui-même Muriel, Benjamin et tous les moutons, ils se jetèrent sur l'ennemi et, à coups de tête, à coups de cornes, le bousculèrent tandis que Benjamin faisait volte-face pour décocher des ruades de ses petits sabots. Mais de nouveau, les hommes avec leurs bâtons et leurs chaussures à clous furent les plus forts. Soudain, Boule de Neige donna le signal de la retraite et tous les animaux se replièrent, se précipitant sur le portail d'entrée pour trouver refuge dans la cour.

Les hommes poussèrent un hurlement de triomphe. Ils assistaient – c'est du moins ce qu'ils croyaient – à la débandade de leurs ennemis et se lancèrent à leurs trousses dans le plus grand désordre. C'était exactement ce que Boule de Neige escomptait. Une fois qu'ils furent bien avancés dans la cour, les trois chevaux, les trois vaches et l'ensemble des cochons, demeurés en embuscade dans l'étable, surgirent par derrière, leur coupant toute retraite. Boule de Neige lui-même courut droit sur Jones. Le voyant débouler, le fermier leva son fusil et fit feu. Les plombs zébrèrent le dos de Boule de Neige de blessures sanglantes et un mouton fut tué. Sans perdre

un instant, Boule de Neige se jeta de tout son poids (cent quatre-vingts livres) dans les jambes de Jones qui, projeté sur un tas de fumier, laissa échapper son fusil.

Cependant c'était Boxeur qui offrait le plus terrifiant des spectacles : cabré sur ses jambes arrière, à la manière d'un étalon, il attaquait à coups de sabots ferrés. Son premier coup percuta le crâne d'un garçon d'écurie de chez Foxwood et l'expédia, inerte, dans la boue. Voyant cela, plusieurs hommes lâchèrent leurs bâtons et tentèrent de s'enfuir. La panique les avait gagnés et, l'instant d'après, tous les animaux les pourchassaient dans la cour.

Ils furent encornés, frappés à coups de pattes, battus, piétinés. Il n'y eut pas un animal de la ferme qui, à sa manière, ne cherchât à se venger. Même la chatte bondit soudain d'un toit sur les épaules d'un vacher et lui planta ses griffes dans le cou, lui arrachant des cris de douleur. Au moment où ils s'aperçurent que la voie était libre, les humains ne furent que trop heureux de se précipiter hors de la cour et de fuir par la grande route. Ainsi, en moins de cinq minutes, leur invasion avait tourné à la débâcle honteuse, et sur le chemin qu'ils avaient déjà emprunté, un troupeau d'oies les poursuivait en leur pinçant les mollets.

Tous les hommes avaient filé, sauf un. De retour dans la cour, Boxeur essayait, à petits coups de sabots, de retourner le garçon d'écurie qui gisait, face contre terre. Le garçon ne bougeait pas.

— Il est mort, dit Boxeur avec tristesse. Je n'avais pas l'intention de le tuer. J'ai oublié que j'avais des fers aux sabots. Mais qui croira que je ne l'ai pas fait exprès ?

— Sensiblerie inutile, camarade ! s'écria Boule de Neige dont les blessures saignaient encore. La guerre, c'est la guerre ! Le seul humain qui vaille, c'est l'homme mort.

— Je n'avais pas l'intention de tuer qui que ce soit, répéta Boxeur. Pas plus un être humain qu'un autre.

Ses yeux étaient emplis de larmes.

— Où est Mollie ? s'exclama quelqu'un.

De fait, Mollie n'était pas là. Il y eut un moment de grande inquiétude, on craignit que les hommes ne lui aient fait du mal ou même qu'ils l'aient enlevée. Pour finir, on la trouva cachée dans son box, la tête enfouie dans le

foin de sa mangeoire. Elle avait pris la fuite, au premier coup de feu. Quand, plus tard, les animaux revinrent dans la cour, ce fut pour constater que le garçon d'écurie qui, en définitive, n'était qu'assommé, avait pris la fuite.

Les animaux s'étaient maintenant rassemblés, en proie à la plus vive excitation, chacun rapportant à tue-tête ses propres exploits au cours de la bataille. On organisa sur le champ une cérémonie pour célébrer la victoire. Le drapeau fut hissé et l'on chanta à maintes reprises *Bêtes d'Angleterre*, après quoi, le mouton qui avait été tué fut inhumé de façon solennelle et un buisson d'aubépine fut planté sur sa tombe. Boule de Neige, au bord de la fosse, fit un discours, insistant sur le fait que tout animal devait, en cas de nécessité, se montrer prêt à mourir pour la ferme des animaux.

À l'unanimité, les bêtes décidèrent de créer une médaille militaire, l'Animale Héroïque de Première Classe, qui fut décernée, séance tenante, à Boule de Neige et Boxeur. Il s'agissait d'une médaille de cuivre – en réalité, de vieilles décorations de harnais trouvées dans la sellerie – qu'on pourrait arborer les dimanches et jours fériés. Il y eut aussi l'Animale Héroïque de Deuxième Classe, qui fut décernée, à titre posthume, au mouton tué au combat.

De longues discussions eurent lieu, pour déterminer le nom qu'on donnerait à la bataille. On finit par retenir celui de « bataille de l'Étable » puisque c'était de l'étable qu'était partie l'attaque victorieuse. On ramassa le fusil de M. Jones qui traînait dans la boue, on savait par ailleurs qu'il y avait une réserve de cartouches dans la maison. Il fut donc décidé de placer le fusil au pied du drapeau, comme une pièce d'artillerie, et de le faire tonner deux fois par an – la première le 12 octobre, date anniversaire de la bataille de l'Étable, et la seconde à la Saint-Jean, jour anniversaire de la rébellion.

Alors que l'hiver approchait, Mollie devint de plus en plus pénible. Tous les matins, elle était en retard au travail et s'excusait en disant qu'elle ne s'était pas réveillée ; elle se plaignait de douleurs mystérieuses, son appétit cependant restait excellent. Elle trouvait toutes sortes de prétextes pour quitter le travail et filer jusqu'à l'abreuvoir où elle demeurait, contemplant bêtement son reflet dans l'eau. Il y avait aussi, à son sujet, des rumeurs plus préoccupantes. Un jour qu'elle flânait dans la cour, jouant avec sa longue queue tout en mâchonnant un brin de paille, Anthyllis la prit à part.

— Mollie, dit-elle, j'ai quelque chose de très sérieux à te demander. Je t'ai vue, ce matin, regarder par-dessus la haie qui sépare la ferme des animaux de chez Foxwood. L'un des ouvriers de M. Pilkington se trouvait de l'autre côté de la haie. Et, j'étais sans doute bien loin de là, mais je suis presque certaine de l'avoir vu en train de te parler. Tu te laissais caresser le museau. Qu'est-ce que ça veut dire, Mollie ?

— C'est faux, il ne m'a pas caressée et je n'ai rien laissé faire du tout, cria Mollie tout en martelant le sol à coups de sabots.

— Mollie, regarde-moi bien dans les yeux. Peux-tu me donner ta parole d'honneur que cet homme ne te caressait pas le museau ?

— Ce n'est pas vrai, répétait Mollie.

Mais elle ne pouvait soutenir le regard d'Anthyllis, et l'instant d'après, elle tourna les talons et s'enfuit en galopant à travers champs.

Anthyllis eut alors une idée soudaine. Sans rien dire aux autres, elle se rendit dans le box de Mollie pour y remuer la paille, avec ses sabots. Elle y

trouva, bien dissimulés, une petite réserve de morceaux de sucre ainsi qu'un assortiment de rubans de toutes les couleurs.

Trois jours plus tard, Mollie avait disparu. Pendant des semaines on n'eut aucune nouvelle et puis, les pigeons rapportèrent qu'ils l'avaient vue, de l'autre côté de Willingdon. Attelée à une élégante charrette anglaise rouge et noir, elle attendait à l'entrée d'un pub. Un gros homme au teint rougeaud, qui portait des guêtres et une culotte de cheval et qui avait l'air d'un cabaretier, lui caressait le nez et lui donnait du sucre.

La robe fraîchement entretenue, Mollie portait un ruban rouge tressé à la mèche de son front. Elle semblait, aux dires des pigeons, heureuse de son sort.

Désormais, chez les animaux, il ne fut plus jamais fait allusion à Mollie.

En janvier, il fit un froid de canard. Le sol devint dur comme de l'acier. Et l'on n'avait plus rien à faire dans les champs. De nombreuses réunions furent organisées dans la grange, tandis que les cochons se chargeaient de planifier le travail pour la saison à venir. On en était venu à admettre que les cochons, qui étaient à l'évidence les plus intelligents des animaux, décideraient des orientations politiques majeures de la ferme ; leurs décisions devaient toutefois être ratifiées par la majorité des voix. Le système aurait très bien fonctionné sans les disputes qui sans cesse opposaient Napoléon à Boule de Neige.

Ils n'étaient d'accord sur rien et s'opposaient sur tous les sujets. Si l'un d'entre eux suggérait d'étendre la surface dédiée à la culture de l'orge, l'autre proposait qu'on privilégie la culture de l'avoine et, si l'un d'eux affirmait que tel ou tel champ conviendrait parfaitement à la culture des choux, l'autre prétendait qu'on ne pourrait y faire pousser que des betteraves. Chacun d'eux avait ses partisans et les discussions étaient houleuses.

Pendant les débats, Boule de Neige l'emportait souvent grâce à ses brillants discours mais Napoléon était le meilleur quand il s'agissait de rallier les suffrages entre les séances. C'était auprès des moutons qu'il avait le plus de succès. Ces derniers avaient pris l'habitude de scander à tort et à travers : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes », causant ainsi l'interruption des débats. Et on pouvait remarquer que c'était pendant les discours de Boule de Neige, généralement au moment crucial, qu'ils

l'interrompaient, faisant retentir leurs « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes ».

Boule de Neige s'était livré à une étude approfondie d'anciens numéros de la revue *Éleveur et Fermier* qu'il avait découverts dans la maison et il débordait de projets de réformes et d'innovations. Il parlait en connaisseur de drainage, d'ensilage et de fertilisation des sols. Il avait travaillé à l'élaboration d'un plan complexe : les animaux devraient désormais déposer leurs excréments chaque jour, en des endroits convenus, afin d'en économiser le transport.

Napoléon ne proposa aucun projet mais il affirmait tranquillement que les plans de Boule de Neige ne menaient à rien et semblait attendre son heure. Cependant, de toutes leurs controverses, aucune ne fut aussi âpre, ni aussi déterminante, que celle du moulin à vent.

Non loin des dépendances, dans une grande pâture, s'élevait un tertre qui constituait le point culminant de la ferme. Après avoir examiné les lieux, Boule de Neige déclara que c'était l'endroit parfait pour édifier un moulin à vent qui, muni d'un générateur, pourrait alimenter la ferme en électricité. Ce qui permettrait d'éclairer les étables et de les chauffer en hiver mais aussi d'actionner une scie circulaire, un hache-paille, un coupe-betteraves et une trapeuse électrique.

Les animaux n'avaient jamais rien entendu de pareil – la ferme était vieillesse et n'était équipée que d'un outillage rudimentaire. Avec stupéfaction, ils écoutaient Boule de Neige qui leur dessinait l'image des ces machines fantastiques, destinées à faire le travail à leur place tandis qu'ils pourraient tranquillement paître dans les champs ou se cultiver par la lecture et la conversation.

En quelques semaines les plans de Boule de Neige pour le moulin furent achevés. La plupart des détails techniques avaient été puisés dans trois ouvrages qui avaient appartenu à Jones, *Les mille trucs du bricoleur*, *La Maçonnerie pour tous* et *L'Électricité à usage des débutants*. Boule de Neige avait mené ses études dans une cabane qui avait autrefois servi de couveuse artificielle et dont le parquet poli convenait à l'élaboration des plans. Il s'y était enfermé des heures durant. Les livres maintenus ouverts à l'aide d'une pierre, une craie fixée entre les articulations de son pied, il s'activait, allant et venant, pour tracer des lignes, poussant de temps à autre un petit grognement de satisfaction.



Peu à peu, les plans avaient gagné en complexité, formant un amas de rouages et de manivelles qui couvraient plus de la moitié du parquet et s'avéraient incompréhensibles pour les autres animaux, néanmoins très admiratifs. Tous venaient au moins une fois par jour pour voir ce qu'il dessinait, y compris les poules et les canards qui prenaient toutes sortes de précautions pour éviter de marcher sur ses dessins à la craie.

Seul Napoléon se tenait à l'écart. Depuis le début, il s'était déclaré hostile au moulin à vent. Un jour néanmoins, il arriva à l'improviste pour examiner les plans. D'une démarche lourde, il fit le tour de la cabane, examina tous les détails avec soin, renifla une ou deux fois en signe de mépris. Il lorgna les plans du coin de l'œil puis, levant la patte, urina dessus et sortit sans dire un mot.

Toute la ferme était profondément divisée au sujet du moulin à vent. Boule de Neige ne niait pas les difficultés de l'entreprise. Il faudrait extraire de la pierre pour construire les murs, il faudrait ensuite fabriquer les ailes et les relier à des dynamos par des câbles – comment d'ailleurs ferait-on pour se les procurer ? Boule de Neige n'en disait rien. Mais il maintenait que tout pouvait être réalisé en un an. Et il déclarait que, par la suite, le gain de main-d'œuvre serait tel que les animaux n'auraient pas à travailler plus de trois jours par semaine.

Napoléon, de son côté, estimait que la première des nécessités résidait dans l'accroissement de la production alimentaire et que s'ils gaspillaient leur temps à construire un moulin, ils crèveraient bientôt de faim. Les animaux se divisèrent en deux clans rivaux, chacun ayant son slogan : « Votez pour Boule de Neige et la semaine de trois jours » ou « Votez pour Napoléon et la nourriture à volonté ». De tous les animaux, Benjamin fut le seul qui ne prît jamais parti. Il se refusait à croire que la nourriture pût être plus abondante ou que le moulin leur épargnât du travail. Moulin ou pas, disait-il, la vie serait toujours identique à elle-même, c'est-à-dire difficile !

Outre les disputes autour du moulin, se posait le problème de la défense de la ferme. Il était évident pour tout le monde que les humains, bien qu'ils aient été vaincus lors de la bataille de l'Étable, pouvaient très bien tenter, avec une détermination accrue, de reprendre la ferme pour y réinstaller M. Jones. Et les hommes avaient d'autant plus de raisons de le faire que la nouvelle de leur défaite s'était répandue dans les campagnes et qu'elle rendait les animaux des fermes voisines de plus en plus récalcitrants.

Comme toujours, Napoléon et Boule de Neige étaient en désaccord. Pour Napoléon, les animaux devaient se procurer des armes à feu et s'entraîner à les utiliser. Pour Boule de Neige, ils devaient envoyer toujours plus de pigeons à l'extérieur et fomenter la révolte chez les animaux des autres fermes. Le premier soutenait que s'ils étaient incapables de se défendre par eux-mêmes, la ferme était vouée à être reprise par les hommes, le second avançait que si des soulèvements avaient lieu un peu partout, ils n'auraient plus besoin de se défendre. Les animaux écoutaient d'abord Napoléon, puis Boule de Neige sans parvenir à se forger une opinion personnelle : qui était dans le vrai ? Et comme par hasard, c'était toujours au dernier qui avait parlé qu'ils donnaient raison.

Vint enfin le jour où Boule de Neige eut fini ses plans. Au cours de l'assemblée du dimanche suivant, la question de savoir si on allait, oui ou non, entamer la construction du moulin fut soumise au vote. Quand tous les animaux furent réunis dans la grange, Boule de Neige se leva et, malgré les interruptions des moutons qui bêlaient de façon intempestive, il exposa les arguments qui plaidaient en faveur de l'édification du moulin. Puis, à son tour, Napoléon se leva pour répliquer. Il affirma très tranquillement que le moulin était une absurdité et qu'il ne conseillait à personne de lui accorder son vote, puis il se rassit. C'est à peine s'il avait parlé plus de trente seconde, et il semblait indifférent à l'effet qu'il pouvait produire.

Sur ce, Boule de Neige bondit sur ses pattes, fit taire les moutons qui avaient repris leurs bêlements et se lança dans une plaidoirie passionnée en faveur du moulin. Jusque-là, l'opinion des animaux s'était répartie de façon à peu près équitable en faveur des deux camps, mais très vite l'éloquence de Boule de Neige les transporta. En termes éblouissants, il leur dressa le tableau de la ferme telle qu'elle se présenterait une fois qu'on aurait déchargé les animaux du poids d'un travail pénible. Son imagination dépassait maintenant les hache-paille et les coupe-betteraves. Avec l'électricité, disait-il, on pourrait faire marcher des batteuses, des charrues, des herbes, des moissonneuses et des botteuses. On pourrait aussi fournir un éclairage à tous les boxes, ainsi que de l'eau courante froide ou chaude, et du chauffage. Son discours n'était pas fini qu'il n'y avait plus aucun doute quant à l'issue du vote.

À ce moment-là, Napoléon se leva et, jetant à Boule de Neige un regard de biais singulier, il émit un petit cri suraigu que personne ne l'avait jamais

entendu émettre auparavant.

À ce cri, de furieux aboiements éclatèrent au dehors et neuf énormes molosses qui portaient des colliers à clous de cuivre surgirent à l'intérieur de l'étable. Ils se ruèrent tout droit sur Boule de Neige qui n'eut que le temps de faire un bond de côté pour échapper à leurs terribles mâchoires. En un instant il avait franchi la porte, et ils étaient à ses trousses. Trop abasourdis et traumatisés pour s'exprimer, les animaux se pressèrent à la porte pour assister à la poursuite. Boule de Neige filait à travers la longue pâture qui conduisait à la route. Il courait aussi vite qu'un cochon puisse courir, les chiens sur les talons. Tout à coup, il glissa et l'on fut presque certains qu'ils l'avaient attrapé. Mais il s'était relevé, courant plus vite encore, et voilà que les chiens gagnaient de nouveau du terrain. L'un d'eux faillit lui happer la queue de ses puissantes mâchoires, mais Boule de Neige l'esquiva de justesse. Alors, dans un suprême effort, il parvint à grignoter quelques pouces de terrains et se glissa dans un trou sous la haie. On ne le revit plus jamais.

Muets, terrifiés, les animaux retournèrent à la grange. Bientôt, les chiens revinrent en bondissant. D'abord, personne ne fut capable d'imaginer d'où pouvaient bien venir ces créatures mais le problème fut vite résolu. Il s'agissait des chiots que Napoléon avait soustraits à leur mère pour les élever en secret. Bien qu'ils n'aient pas encore atteint leur taille adulte, ils étaient déjà gigantesques et semblaient aussi féroces que des loups. Ils se tenaient auprès de Napoléon et l'on remarqua qu'ils remuaient la queue, comme l'avaient fait jadis les chiens de M. Jones pour leur maître.

Suivi des chiens, Napoléon monta jusqu'à l'estrade d'où Major avait prononcé son discours. Et il annonça qu'à partir de cet instant les assemblées du dimanche matin seraient suspendues. Elles étaient inutiles et constituaient une perte de temps. À l'avenir, les questions relatives au travail de la ferme seraient réglées par un comité spécial constitué de cochons qu'il présiderait. Ce comité se réunirait en privé et communiquerait ensuite ses décisions à l'ensemble des animaux. Les animaux continueraient à se rassembler le dimanche matin pour saluer le drapeau, chanter *Bêtes d'Angleterre* et recevoir les directives de la semaine mais il n'y aurait plus de débats.

Malgré le choc que leur avait causé l'expulsion de Boule de Neige, les animaux furent indignés par ces décisions. Plusieurs d'entre eux auraient

protesté s'ils avaient su trouver les arguments. Même Boxeur était confusément perturbé. Il coucha les oreilles, agita sa mèche, tenta de rassembler ses idées mais ne sut trouver que dire.

Il y eut quelques cochons, cependant, qui se montrèrent plus loquaces. Quatre jeunes goretts du premier rang poussèrent des cris aigus en signe de protestation et, se redressant sur leurs pattes, ils prirent aussitôt la parole. Mais tout de suite, les chiens assis autour de Napoléon émirent de sourds grognements chargés de menaces. Alors le silence s'imposa aux cochons qui reprirent leur place assise. Ensuite, ce fut le formidable bêlement des moutons qui retentit : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes » et qui dura bien un quart d'heure, mettant ainsi fin à toute tentative de discussion.

Par la suite, Cafteur fut envoyé en mission dans toute la ferme pour expliquer aux autres animaux les nouvelles dispositions.

« Camarades, dit-il, j'ose croire que chaque bête, ici présente, apprécie le sacrifice qu'a fait le camarade Napoléon en assumant cette tâche supplémentaire. Car n' imaginez pas, camarades, que gouverner soit un plaisir. Au contraire, c'est une lourde et grave responsabilité. Personne ne croit plus fermement en l'égalité des animaux que le camarade Napoléon. Et il serait heureux de vous laisser prendre vos décisions par vous-mêmes. Mais il se pourrait alors, camarades, que vous preniez la mauvaise décision, et qu'arriverait-il ensuite ? Supposons que vous ayez décidé de suivre Boule de Neige et ses sornettes de moulin à vent, Boule de Neige qui, nous le savons maintenant, n'était rien de moins qu'un criminel.

— Il a fait preuve de bravoure pendant la bataille de l'Étable, objecta quelqu'un.

— La bravoure ne suffit pas, répondit Cafteur. L'obéissance et la loyauté sont plus importantes. Et quant à la bataille de l'Étable, je crois qu'un jour viendra où l'on découvrira que le rôle de Boule de Neige y a été surestimé. La discipline, camarades, une discipline de fer ! Tel est le mot d'ordre du moment. Un seul faux pas et nos ennemis nous tomberont dessus. Il est certain, camarades, que vous ne voulez pas assister au retour de Jones ?

Une fois de plus l'argument était imparable. Et une chose était sûre : les animaux ne voulaient pas du retour de Jones ; si les débats du dimanche matin devaient le ramener, il fallait alors y mettre fin.

Boxeur qui, à présent, avait eu le temps de réfléchir, exprima le sentiment général en déclarant : « Si c'est le camarade Napoléon qui le dit, ce doit être vrai. » Dès lors, il adopta, outre sa devise personnelle (« Je vais travailler plus dur »), le slogan « Napoléon a toujours raison ! »

Le temps s'était radouci et l'on avait commencé les labours de printemps. La cabane où Boule de Neige avait tracé les plans du moulin avait été fermée et l'on supposa que ses dessins avaient été effacés du plancher.

Tous les dimanches à dix heures les animaux étaient réunis dans la grange et recevaient les instructions pour la semaine. Le crâne du vieux Major, à présent nettoyé de ses chairs, avait été exhumé du verger et exposé sur une souche, au pied du mât, à côté du fusil. Après le salut au drapeau, les animaux devaient défiler devant le crâne et manifester leur déférence avant d'entrer dans la grange. Ils ne s'asseyaient plus tous ensemble, les uns à côté des autres, comme autrefois. Napoléon, Cafteur et un autre cochon du nom de Minimus, qui avait un talent remarquable pour composer des chansons ou des poèmes, prenaient place sur l'estrade entourés des neufs chiens, les autres cochons s'asseyaient autour. L'assemblée des animaux leur faisait face. Napoléon dictait alors les ordres de la semaine sur un ton bourru et militaire. On entonnait ensuite *Bêtes d'Angleterre*, une seule fois, puis les animaux se dispersaient.

Le troisième dimanche qui suivit l'expulsion de Boule de Neige, les animaux furent surpris d'entendre Napoléon annoncer qu'après tout on allait édifier le moulin. Il ne donna aucune raison à ce changement d'avis mais les avertit simplement que cette tâche supplémentaire entraînerait un lourd surcroît de travail ; il se pourrait même qu'on soit obligé de réduire les rations. Un comité spécial de cochons avait travaillé sur le projet pendant les trois dernières semaines. La construction du moulin, compte tenu des améliorations diverses qu'on avait dû y apporter, prendrait environ deux ans.

Durant la soirée, Cafteur expliqua en privé aux autres animaux que Napoléon ne s'était en réalité jamais opposé à la construction du moulin. Bien au contraire, c'était lui, le premier, qui l'avait préconisée ! Quant aux plans dessinés par Boule de Neige sur le plancher de l'ancienne couveuse, ils avaient été dérobés dans les papiers de Napoléon. Le moulin était donc de fait une création de Napoléon.

— Mais pourquoi s'est-il si violemment opposé à sa construction ? demanda quelqu'un.

Cafteur prit un air entendu.

— C'est là, camarade, que réside toute l'ingéniosité de Napoléon. S'il a fait semblant de s'opposer au moulin, c'était une manœuvre pour se débarrasser de Boule de Neige qui était un individu dangereux, exerçant une influence néfaste.

Maintenant qu'il était hors-jeu, le projet allait pouvoir avancer sans souffrir de ses ingérences. Cela, expliqua Cafteur, c'était ce qu'on appelait de la tactique.

— De la tactique, camarades, de la tactique ! répétait-il tout en sautillant, faisant tournoyer sa queue et riant avec jovialité. Les animaux n'étaient pas certains de ce que le mot pouvait vouloir dire mais Cafteur parlait de façon si persuasive et les trois chiens qui l'accompagnaient grondaient d'un air si menaçant qu'ils acceptèrent ses explications sans poser plus de questions.

Les animaux travaillèrent, toute l'année, comme des esclaves. Ils en étaient toutefois heureux et ne rechignaient ni devant les efforts, ni devant les sacrifices, conscients d'agir pour eux-mêmes ou leur descendance et non pour une bande de parasites humains désœuvrés.

Tout le printemps et tout l'été, ils travaillèrent soixante heures par semaine et, en août, Napoléon annonça qu'ils devraient aussi travailler le dimanche après-midi. Ce travail ne reposait que sur le volontariat mais ceux qui s'en abstiendraient verraient leurs rations alimentaires réduites de moitié.

Le projet de moulin à vent présentait des difficultés inattendues. Il y avait sur les terres de la ferme une bonne carrière de calcaire, on avait aussi trouvé du sable et du ciment dans l'une des dépendances, on disposait donc de tout le matériel nécessaire à la construction.

Mais le premier problème que les animaux eurent à résoudre fut celui du calibre des pierres : comment faire pour les tailler à la dimension voulue ? Il semblait n'y avoir d'autre solution que d'utiliser pics et leviers, mais les animaux, qui n'avaient pas la capacité de rester en appui sur leurs pattes arrière, en étaient incapables. Après plusieurs semaines de vains efforts, l'un d'eux eut enfin *la* bonne idée : utiliser les lois de la gravité. D'énormes blocs, bien trop gros pour être utilisés tels quels, étaient éparpillés sur le lit de la carrière. Les animaux les attachèrent avec des cordes et, tous ensemble, chevaux, vaches, moutons, tous ceux qui pouvaient tenir la corde – les cochons eux-mêmes dans les moments critiques – hissèrent les blocs, avec une lenteur désespérante, jusqu'au sommet de la carrière ; de là, on les

propulsait dans le vide et ils se fracassaient en morceaux, lorsqu'ils percutaient le sol.

Emporter les pierres une fois cassées s'avérait en comparaison très simple. Les chevaux les transportaient dans une charrette. Les moutons tiraient un bloc à la fois, Muriel et Benjamin quant à eux s'attelaient à un tonneau<sup>1</sup> pour apporter leur contribution. À la fin de l'été, on avait accumulé une réserve de pierres suffisante et la construction put commencer sous la direction des cochons.

Mais ce fut une entreprise longue et difficile. Il arrivait fréquemment qu'il faille une journée d'efforts harassants pour hisser un bloc au sommet de la carrière. Parfois, il arrivait aussi qu'on le fasse basculer sans qu'il se casse.

Rien n'aurait pu être achevé sans Boxeur dont la force semblait égaler celle de tous les animaux réunis. Quand un bloc de pierre se mettait à glisser et que les animaux entraînés à sa suite criaient de désespoir, c'était toujours Boxeur qui, s'emparant de la corde, usait de toutes ses forces pour le retenir. Tout le monde était saisi d'admiration en le voyant peiner à remonter la pente, centimètre par centimètre, se cramponnant au sol sur la pointe de ses sabots, les poils de ses flancs puissants couverts de sueur. Anthyllis lui recommandait parfois de se montrer plus prudent et de ne pas se surmener de la sorte mais Boxeur ne l'écoutait pas. Ses deux slogans, « Je vais travailler plus dur » et « Napoléon a toujours raison ! », lui semblaient suffisants pour résoudre tous les problèmes. Il avait conclu un arrangement avec le coq qui le réveillait désormais non plus une demi-heure à l'avance mais trois quarts d'heure. En outre, à ses moments perdus, qui n'étaient plus nombreux, il se rendait seul à la carrière pour y ramasser une charretée de pierres qu'il tirait sans l'aide de personne jusqu'à l'emplacement du moulin.

Cet été-là, malgré la rigueur des travaux, les animaux ne furent pas à plaindre. S'ils n'avaient pas plus de nourriture qu'au temps de Jones, ils n'en avaient pas moins. Subvenir par eux-mêmes à leurs besoins sans avoir à entretenir cinq êtres humains despotiques était un avantage non négligeable et il aurait fallu quantité d'échecs pour qu'ils y renoncent. De bien des manières, la méthode des animaux se révélait plus efficace et leur épargnait du travail. Des travaux comme le désherbage par exemple pouvaient être effectués avec une minutie dont l'homme était incapable.



Nul animal, par ailleurs, ne chapardant quoi que ce fût, il était inutile de séparer les pâturages des terres labourables, par des haies ou des barrières.

Cependant, comme l'été avançait, une pénurie imprévue de produits variés fit sentir ses premiers effets. On manquait d'huile de paraffine, de clous, de ficelle, de biscuits pour chien et de fers pour les sabots des chevaux, de tout ce qui ne pouvait être fabriqué à la ferme. Par la suite, outre les graines et les engrais artificiels, on viendrait à manquer aussi d'outils et d'une machinerie pour le moulin. Comment ferait-on pour se les procurer ? Nul ne pouvait l'imaginer.

Un dimanche matin, alors que les animaux étaient réunis pour recevoir leurs instructions, Napoléon annonça qu'il avait arrêté une nouvelle politique. Dorénavant, la ferme des animaux allait engager des relations d'affaires avec les fermes voisines : non pas évidemment dans un but commercial mais pour se procurer les matériaux d'urgente nécessité. Les besoins du moulin, disait-il, devaient passer avant toute autre considération. Il était donc en train de négocier la vente d'une meule de foin et d'une partie des récoltes de blé de l'année ; plus tard, si l'on avait encore besoin d'argent, il faudrait vendre des œufs, pour lesquels il y avait toujours de la demande, au marché de Willingdon. Les poules, ajouta Napoléon, accepteraient volontiers ce sacrifice qui leur fournirait une occasion d'apporter leur contribution à la construction du moulin.

Une fois encore les animaux éprouvèrent une sorte de malaise. Ne jamais entrer en relation avec les humains, ne jamais faire de commerce, ne jamais utiliser d'argent – ces résolutions ne faisaient-elles pas partie des premières qu'on avait adoptées au cours de l'assemblée triomphale qui avait suivi l'expulsion de Jones ? Tous les animaux se rappelaient les avoir plébiscitées ou du moins, ils le croyaient.

Les quatre jeunes gorets qui avaient protesté quand Napoléon avait abrogé les assemblées élevèrent timidement la voix. Mais ils furent rapidement réduits au silence par l'effroyable grognement des chiens. Puis, comme d'habitude, les moutons entonnèrent « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes ! » et le trouble passager fut dissipé. Enfin, Napoléon leva la patte pour obtenir le silence et annonça qu'il avait déjà pris ses dispositions.

Les animaux n'auraient pas à entrer en contact avec l'homme – il n'était d'ailleurs pas souhaitable qu'ils le fassent. Napoléon avait l'intention de se

charger lui-même de la totalité du fardeau. Un certain M. Whympers, notaire à Willingdon, avait accepté le rôle d'intermédiaire entre la ferme des animaux et le monde extérieur. Il viendrait à la ferme tous les lundis matin pour y recevoir ses directives. Napoléon acheva son discours sur l'exhortation habituelle : « Longue vie à la ferme des animaux » et, après avoir chanté *Bêtes d'Angleterre*, les animaux furent congédiés.

Un peu plus tard, Cafteur fit le tour de la ferme pour calmer les esprits. Il convainquit les animaux : la résolution qui condamnait l'usage de l'argent et les échanges commerciaux n'avait jamais été adoptée ni même sous-entendue. Ce n'était que pure imagination, dont l'origine devait sans doute être imputée aux mensonges propagés par Boule de Neige. Le doute néanmoins subsistait chez quelques animaux mais, de façon habile, Cafteur leur demanda :

— Êtes-vous sûrs que vous n'avez pas rêvé, camarades ? Avez-vous la preuve qu'une telle résolution ait été prise ? Est-ce mentionné quelque part ?

Et comme effectivement rien de la sorte n'était écrit nulle part, les animaux furent convaincus qu'ils s'étaient trompés.

Comme convenu, M. Whympers vint à la ferme tous les lundis. C'était un petit homme à l'air rusé, au visage encadré de favoris, un juriste dévoué aux affaires de seconde zone, mais assez malin pour avoir compris avant tout le monde que la ferme des animaux aurait besoin d'un courtier dont les commissions ne seraient pas négligeables.

Les animaux observaient ses allées et venues avec une espèce de crainte et l'évitaient autant que possible. Mais la vue de Napoléon qui, sur ses quatre pattes, dictait ses ordres à un Whympers sur ses deux jambes éveilla leur fierté et les réconcilia en partie avec les nouvelles directives. Leurs relations avec l'espèce humaine n'étaient plus tout à fait les mêmes que celles d'autrefois.

Les humains ne détestaient pas moins la ferme des animaux maintenant qu'elle prospérait. Ils la détestaient à vrai dire plus que jamais. Et chacun d'eux tenait pour acquis que, tôt ou tard, la ferme ferait faillite et que le moulin serait un fiasco. Quand ils se retrouvaient dans les pubs, c'étaient pour s'assurer les uns les autres, schéma à l'appui, que le moulin ne pouvait que s'écrouler ou que, s'il tenait debout, il ne marcherait jamais. Cependant,

malgré tout, ils éprouvaient un certain respect pour l'efficacité avec laquelle les animaux prenaient en main leurs affaires.

L'un des signes de cette évolution, c'était qu'ils avaient cessé de nommer le domaine « ferme du manoir » pour l'appeler par son nom, la « ferme des animaux ». Ils avaient aussi cessé de prendre le parti de Jones qui avait abandonné l'espoir de récupérer son domaine et s'en était allé vivre ailleurs, dans un autre coin du comté. En dehors de Whympers, il n'y avait aucun contact entre la ferme des animaux et le monde extérieur, mais des rumeurs ne cessaient de circuler, selon lesquelles Napoléon était sur le point de conclure un marché définitif soit avec M. Pilkington de Foxwood, soit avec M. Frederick, de Pinchfield, mais jamais, signalait-on, avec les deux.

Ce fut à peu près au cours de cette période que les cochons emménagèrent soudain dans la maison d'habitation dont ils firent leur résidence.

Cette fois encore, les animaux crurent se souvenir qu'une résolution condamnant de telles pratiques avait été adoptée dans les premiers jours. Et une fois encore, Cafteur parvint à les convaincre qu'il n'en était rien. Il était absolument nécessaire, disait-il, que les cochons – qui étaient les cerveaux de la ferme – aient un endroit tranquille pour travailler. Il était aussi plus conforme à la dignité du leader – car depuis peu il avait pris l'habitude d'attribuer le titre de « leader » à Napoléon – de vivre dans une maison plutôt que dans une porcherie. Certains animaux cependant furent troublés d'apprendre que les cochons ne se contentaient pas de prendre leurs repas dans la cuisine et d'utiliser le salon comme salle de jeu mais que, de plus, ils dormaient dans des lits.

Boxeur l'admit comme d'habitude avec son « Napoléon a toujours raison » mais Anthyllis qui croyait se rappeler une règle précise qui proscrivait l'usage des lits se rendit au fond de la grange et tenta de déchiffrer les sept commandements qui y étaient inscrits. Comme elle était incapable de faire mieux que d'épeler quelques lettres, elle alla chercher Muriel.

— Muriel, dit-elle, lis-moi le quatrième commandement. Est-ce qu'il ne dit pas qu'il ne faut jamais dormir dans un lit ?

Non sans difficultés, Muriel déchiffra :

— Ça dit : « Nul animal ne dormira dans un lit... avec des draps. »

Assez curieusement, Anthyllis n'avait aucun souvenir qu'il ait été question de draps dans le quatrième commandement, pourtant c'était écrit sur le mur. Il fallait donc qu'il en ait été toujours ainsi. Et Cafteur qui venait à passer par là, escorté de deux ou trois chiens, fut à même de faire la lumière sur toute l'affaire.

— Vous avez entendu dire, camarades, que nous les cochons, nous dormons à présent dans les lits de la ferme ? Et pourquoi pas ? Vous n'avez quand même pas cru qu'il existait une règle contre les lits. Un lit, c'est juste un endroit où dormir. Et vu comme ça, un tas de paille dans une étable, c'est un lit. La règle ne visait que les draps, qui sont une invention des hommes. Nous avons enlevé les draps et dormons sous les couvertures. Ce sont certes des lits très confortables mais pas autant que nous le souhaiterions, avec tout le travail intellectuel qui désormais nous accable. Vous ne voudriez tout de même pas nous priver de sommeil, n'est-ce pas, camarades ? Vous ne voulez pas que la fatigue nous empêche de poursuivre nos tâches ? Et aucun d'entre vous ne souhaite assister au retour de Jones.

Les animaux le rassurèrent immédiatement sur ce dernier point et il n'y eut rien à ajouter au sujet des cochons qui dormaient dans les lits de la maison. Personne ne protesta davantage lorsqu'on annonça, quelques jours après, que les cochons se lèveraient une heure plus tard que les autres.

L'automne venu, les animaux étaient fatigués mais heureux. Ils avaient eu une année difficile et, après la vente d'une partie du foin et des céréales, les provisions pour l'hiver n'étaient guère abondantes mais le moulin les dédommageait de tout. Il était maintenant à moitié construit.

Il y eut, après la moisson, une période de temps sec, sous un ciel dégagé. Les animaux travaillèrent plus dur que jamais, estimant que ça pouvait valoir la peine de transporter des blocs de pierre toute la journée, si l'on parvenait à surélever les murs d'un pied. Boxeur s'y rendait même la nuit, travaillant une heure ou deux, sous le clair de lune automnal. Et, durant leur temps libre, les animaux allaient se promener autour du moulin à moitié achevé, admirant la robustesse et la verticalité de ses murs, s'émerveillant d'avoir pu construire quelque chose d'aussi imposant. Il n'y avait que Benjamin pour refuser de se joindre à l'enthousiasme général au sujet du moulin, aussi ne disait-il rien, ne laissant échapper, comme à son habitude, que le constat sibyllin selon lequel les ânes avaient la vie dure.

Novembre arriva, amenant les vents furieux du sud-ouest. On dut interrompre la construction, car le temps était trop humide pour qu'on puisse travailler le ciment. Et puis il y eut une nuit où les vents furent si violents que les bâtiments de la ferme tremblèrent sur leurs fondations. Plusieurs tuiles du toit de la grange furent emportées. Les poules s'éveillèrent en poussant des cris d'effroi : elles avaient toutes rêvé en même temps qu'on tirait un coup de fusil, au loin. Au matin, les animaux sortirent de leurs étables pour découvrir que le mât du drapeau avait été abattu et qu'un orme, dans le bas du verger, avait été déraciné comme un simple radis. À peine venaient-ils de constater les dégâts qu'un cri de désespoir déchirait toutes les gorges. Une vision d'horreur s'offrait à leurs yeux : le moulin était en ruine.

D'un commun accord, ils se précipitèrent sur les lieux. Napoléon qui n'avait pas pour habitude de presser le pas courait en tête. De fait, le fruit de tant de luttes gisait là, rasé au niveau des fondations. Les pierres qu'ils avaient taillées et charriées avec tant de difficultés étaient éparpillées tout autour. D'abord incapables de proférer le moindre mot, ils contemplèrent avec tristesse les décombres. Napoléon, silencieux, marchait de long en large, tout en s'arrêtant de temps à autre pour renifler le sol. Sa queue s'était crispée et s'agitait de droite et de gauche. C'était chez lui le signe d'une intense activité cérébrale.

— Camarades, dit-il, calmement, savez-vous qui est responsable de tout cela ? Quel est l'ennemi qui, sous couvert des ténèbres, est venu démolir notre moulin ?

« Boule de Neige, tonna-t-il brusquement. C'est Boule de Neige qui a fait cela ! Par pure méchanceté, avec l'intention de retarder nos plans et de se venger de son expulsion ignominieuse. Ce traître s'est faufilé jusqu'ici à la faveur de la nuit et a détruit presque une année de travail. Alors, ici et maintenant, camarades, je décrète la peine de mort à son encontre. Quiconque le livrera à la justice sera fait Animal-héros de deuxième classe et recevra un demi-boisseau<sup>2</sup> de pommes. Un boisseau entier à qui le capturera vivant.

Les animaux furent outrés d'apprendre que Boule de Neige avait pu se rendre coupable d'une telle action. Il y eut un cri d'indignation et chacun se mit à réfléchir aux moyens de capturer Boule de Neige, si jamais il tentait de revenir. Presque aussitôt, on découvrit dans l'herbe, à courte distance du

tertre, les empreintes d'un cochon. On ne pouvait les suivre que sur quelques mètres mais elles semblaient conduire à un trou dans la haie. Napoléon les renifla soigneusement et déclara qu'il s'agissait bien de Boule de Neige. D'après lui, Boule de Neige avait dû pénétrer du côté de chez Foxwood.

— Assez perdu de temps, camarades, dit-il quand on eut fini d'examiner les empreintes. Il y a du travail qui nous attend. Dès ce matin, nous allons entreprendre la reconstruction du moulin, et nous y passerons l'hiver, qu'il pleuve ou qu'il vente. Nous allons montrer à ce misérable traître qu'il n'est pas possible de détruire notre travail aussi facilement. Rappelez-vous, camarades, qu'il ne saurait y avoir de modifications dans nos plans. Ils seront réalisés en temps et en heure. En avant, camarades ! Vive le moulin à vent ! Vive la ferme des animaux.

Ce fut un hiver glacial. Aux tempêtes, succédèrent la neige et le givre ; puis, les gelées se prolongèrent jusqu'à fin février. Les animaux firent de leur mieux pour poursuivre l'entreprise de reconstruction du moulin, bien conscients du fait que le monde extérieur les observait et que les humains envieux se réjouiraient, triompheraient même, si le moulin n'était pas fini à temps.

Par méchanceté, les hommes prétendaient ne pas croire que Boule de Neige avait détruit le moulin mais qu'il s'était écroulé de lui-même, parce que les murs étaient trop fragiles. Les animaux savaient que c'était faux, bien qu'il eût été décidé de reconstruire des murs de trois pieds de large, autrement dit, deux fois plus épais que les précédents – ce qui les obligea à rassembler une quantité de pierres bien plus importante. Pendant longtemps, la carrière fut ensevelie sous les congères et l'on ne put rien faire. Quelques avancées furent accomplies durant la période de froid sec qui suivit mais c'était un travail ardu et les animaux ne pouvaient y mettre l'enthousiasme qui les avait animés auparavant. Ils avaient souvent faim et toujours froid. Seuls Anthyllis et Boxeur gardaient confiance. Cafteur faisait d'excellents discours sur les joies du service et la dignité du travail mais c'est dans la puissance de Boxeur et dans son inévitable slogan, « Je vais travailler plus dur », qu'ils puisaient le plus d'énergie.

En janvier, les vivres s'amenuisèrent. Les rations de blés furent réduites de façon drastique et on annonça qu'une portion de pommes de terre serait distribuée pour compenser. C'est alors qu'on découvrit qu'une partie des récoltes, mal protégées par des tas de paille trop minces, avait gelé. Flasques, décolorées, les patates étaient immangeables. Durant des jours et

des jours, les animaux n'eurent pour toute nourriture que du foin et des betteraves. Le spectre de la famine les regardait droit dans les yeux.

Il était absolument nécessaire de dissimuler ces faits au monde extérieur. Enhardis par l'écroulement du moulin, les humains inventaient sans cesse de nouveaux mensonges sur la ferme des animaux. Une fois de plus, on prétendit que les animaux, accablés par la faim et les maladies, n'avaient de cesse de s'affronter les uns les autres, recourant à l'infanticide et au cannibalisme. Napoléon était tout à fait conscient des funestes conséquences que pourrait avoir la révélation de la vérité sur leur situation alimentaire, aussi décida-t-il de se servir de M. Whymper pour propager l'impression contraire. Jusque-là, les animaux n'avaient eu que peu de contacts avec Whymper au cours de ses visites hebdomadaires. Désormais, certains d'entre eux, triés sur le volet, surtout des moutons, reçurent pour instruction de lui signaler, à l'occasion, que les rations avaient été augmentées. En outre, Napoléon ordonna que les coffres de la réserve, presque vides, soient remplis de sable, presque à ras bord, et qu'ils soient ensuite recouverts avec ce qui restait de blé et de farine.

Sur un prétexte vraisemblable Whymper fut conduit à traverser la réserve et put au passage jeter un coup d'œil aux coffres. Il tomba dans le panneau et continua à raconter partout qu'il n'y avait aucune pénurie de nourriture à la ferme des animaux.

Néanmoins, fin janvier, il devint évident qu'il allait falloir se procurer du grain quelque part. Au cours de cette période, Napoléon parut rarement en public, il passait son temps dans la maison dont toutes les portes étaient gardées par des chiens à l'air féroce. Quand il effectuait une sortie, c'était de façon solennelle, entouré de ses six chiens qui le serraient de près et se mettaient à grogner si, par hasard, quelqu'un l'approchait d'un peu trop près. Il ne se montrait presque plus aux réunions du samedi matin et transmettait ses ordres par l'intermédiaire d'un cochon, Cafteur, la plupart du temps.

Un dimanche matin, Cafteur annonça que les poules qui venaient de se remettre à pondre devaient livrer leurs œufs. Napoléon avait conclu, par l'intermédiaire de Whymper, un contrat visant à livrer quatre cents œufs par semaine. Le produit de la vente suffirait à acheter une quantité suffisante de grain et de farine pour que la ferme puisse tenir jusqu'à l'arrivée de l'été, où les conditions seraient plus favorables.



La mesure souleva un tollé chez les poules lorsqu'elles en furent informées. Elles avaient été prévenues que ce sacrifice pourrait s'avérer nécessaire, mais elles n'avaient jamais vraiment cru qu'on en arriverait là. Elles venaient tout juste de se préparer à accueillir leurs couvées de printemps, aussi protestèrent-elles : leur prendre leurs œufs maintenant, ce serait un véritable crime. Pour la première fois depuis l'expulsion de Jones, il y avait une sorte de révolte. Entraînées par trois poulettes noires de Minorque, les poules étaient déterminées à contrarier les projets de Napoléon. Leur méthode consistait à se percher sur les chevrons des combles et à laisser tomber leurs œufs qui s'écrasaient en touchant le sol.

Napoléon réagit sur le champ, et de façon implacable. Il ordonna qu'on cesse de nourrir les poules et décréta que tout animal surpris à leur donner ne serait-ce qu'une graine se verrait puni de mort. Les chiens veillèrent à la bonne exécution des ordres. Les poules tinrent bon pendant cinq jours puis elles capitulèrent et retournèrent à leurs pondoires. Dans l'intervalle, neuf d'entre elles avaient trouvé la mort. Elles furent enterrées dans le verger et leur décès fut attribué à la coccidiose<sup>1</sup>. Whymper n'eut jamais vent de l'affaire et les œufs furent livrés comme convenu. La camionnette d'un épicier passait les prendre une fois par semaine.

Durant tout ce temps, on n'avait pas revu Boule de Neige. La rumeur voulait qu'il fût caché dans l'une des fermes voisines, soit chez Foxwood, soit chez Pinchfield. Napoléon était alors en meilleurs termes qu'avant avec les deux fermiers. Il se trouva qu'il y avait, dans la cour de la ferme, un tas de bois qu'on avait empilé là dix ans plus tôt, quand il avait fallu éclaircir un bosquet de hêtres. C'était du bois bien sec, et Whymper avait conseillé à Napoléon de le vendre. M. Pilkington et M. Frederick se montraient tous deux impatients de l'acquérir. Entre l'un et l'autre, Napoléon hésitait, sans pouvoir se décider. On remarqua que lorsqu'il était sur le point de conclure avec Frederick, Boule de Neige était soupçonné de se cacher chez Pilkington, alors que lorsqu'il inclinait en faveur de Pilkington, Boule de Neige se trouvait soi-disant à Pinchfield.

Et puis soudain, aux débuts du printemps, on fit une découverte alarmante. On disait que Boule de Neige venait en secret, pendant la nuit, hanter la ferme. Les animaux en furent si perturbés qu'ils peinaient à trouver le sommeil dans leurs stalles. Il venait chaque nuit, semblait-il, pour commettre en douce toutes sortes de méfaits. Il volait du blé, renversait les

seaux de lait, cassait les œufs, piétinait les semences, rongait l'écorce des arbres fruitiers.

On prit donc l'habitude de mettre sur le dos de Boule de Neige tout ce qui allait mal. Si une fenêtre était cassée ou une canalisation bouchée, il se trouvait toujours quelqu'un pour affirmer que c'était Boule de Neige qui l'avait fait pendant la nuit. Et, quand on perdit la clé de la réserve, toute la ferme fut convaincue que c'était Boule de Neige qui l'avait jetée dans le puits. Ce que, bizarrement, les animaux continuèrent à croire après qu'on eut retrouvé la clé sous un sac de farine. Les vaches pouvaient déclarer à l'unanimité que Boule de Neige se faufilait dans l'étable pour les traire durant leur sommeil. Et les rats, qui avaient causé bien des dégâts pendant l'hiver, étaient soupçonnés d'être les complices de Boule de Neige.

Napoléon décréta qu'il y aurait une enquête approfondie sur les activités de Boule de Neige. Avec le concours des chiens, il entreprit une inspection minutieuse des bâtiments de la ferme, tandis que les autres animaux le suivaient à distance respectueuse. Tous les trois ou quatre pas, Napoléon s'arrêtait et flairait le sol, en quête de traces de Boule de Neige qui, déclarait-il, pouvait être décelées à l'odeur. Il renifla dans tous les coins, de la grange à l'étable, en passant par les poulaillers et le jardin potager. Presque partout, il trouva des traces de Boule de Neige. Le groin au sol, il reniflait plusieurs fois avec soin et s'écriait d'une voix terrible : « Boule de Neige, il était ici, je le sens nettement » et, au simple nom de Boule de Neige, les chiens poussaient des grognements à vous glacer le sang et montraient leurs crocs en retroussant les babines.

Les animaux étaient terrifiés. Il leur semblait que Boule de Neige était une sorte d'influence invisible qui imprégnait l'air, tout autour d'eux, les menaçant de toutes sortes de dangers. Dans la matinée, Cafteur, le visage inquiet, les réunit et déclara qu'il avait d'alarmantes nouvelles à leur communiquer.

— Camarades, cria Cafteur, en sautillant avec nervosité. Quelque chose de terrible vient de nous être révélé. Boule de Neige s'est vendu à Frederick, le propriétaire de Pinchfield, qui, en ce moment même, prépare une attaque pour s'emparer de notre ferme ! Boule de Neige doit lui servir de guide lorsque l'attaque sera lancée. Mais il y a pire encore ! Nous avons cru que la révolte de Boule de Neige n'était due qu'à sa vanité et à son ambition. Nous avons tort, camarades. Savez-vous quelle était sa véritable

motivation ? Boule de Neige était de mèche avec Jones depuis le début ! Depuis toujours, c'est un agent secret de Jones. Tout cela est prouvé par des documents qu'il a laissés derrière lui et qu'on vient tout juste de découvrir. Voilà donc qui explique bien des choses ! Est-ce que nous n'avons pas vu, de nos yeux, comment, pendant la bataille de l'Étable, il a tenté – sans succès fort heureusement – de nous conduire à la défaite et à l'anéantissement ?

Les animaux étaient stupéfaits. Voilà qui, en méchanceté, dépassait de loin la destruction du moulin. Il leur fallut quelques minutes pour digérer l'information. Ils se rappelaient – ou du moins, le croyaient-ils – comment Boule de Neige avait chargé en tête, pendant la bataille de l'Étable, comment il les avait, à tout moment, mobilisés et encouragés, tout cela sans s'accorder un instant de répit, malgré les balles de Jones qui lui labouraient l'échine. Dans un premier temps, il leur fut difficile de concevoir comment il avait pu se comporter ainsi, tout en étant du côté de Jones. Même Boxeur qui ne se posait que peu de questions était perplexe. Il s'étendit, replia ses pattes avant sous lui, ferma les yeux et, au prix d'un effort considérable, parvint à formuler sa pensée :

— Je n'en crois rien, dit-il. Boule de Neige a fait preuve de bravoure pendant la bataille de l'Étable. Je l'ai vu de mes yeux. Est-ce qu'on ne lui a pas donné, juste après, la médaille de l'Animale Héroïque de Première Classe ?

— Ce fut notre erreur camarades. Car maintenant, nous savons – tout est écrit, noir sur blanc, sur les documents secrets que nous avons trouvés – qu'il essayait de nous conduire à notre perte.

— Mais il a été blessé, dit Boxeur, on l'a tous vu courir couvert de sang !

— Ça faisait partie de l'accord, couina Cafteur. Le coup de fusil de Jones n'a fait que l'érafler. Et je pourrais vous en donner la preuve rédigée de sa propre écriture si vous pouviez lire. Le rôle de Boule de Neige dans le complot, c'était de donner le signal de la retraite au moment critique et de laisser le champ libre à l'ennemi. Et il a bien failli réussir. Je dirais même, camarades, qu'il aurait réussi sans l'intervention de notre chef héroïque, le camarade Napoléon. Vous ne vous rappelez pas qu'au moment où Jones et ses hommes pénétraient dans la cour, Boule de Neige faisait volte-face et fuyait, entraînant avec lui une foule d'animaux. Et est-ce que vous vous rappelez que c'est à cet instant précis, au moment où la panique l'emportait,

où tout semblait perdu que le camarade Napoléon s'est élancé au cri de « Mort aux humains » et qu'il a planté ses dents dans les mollets de Jones. De *cela*, vous vous souvenez certainement, camarades, s'exclama Cafteur en trépignant.

À présent que Cafteur venait de représenter la scène d'une façon aussi imagée, les animaux croyaient se souvenir ! En tout cas, ils se rappelaient qu'au moment critique de la bataille, Boule de Neige avait de fait rebroussé chemin pour fuir. Boxeur cependant demeurait sceptique.

— Je ne crois pas que Boule de Neige ait été un traître au commencement, dit-il enfin. Ce qu'il a fait depuis, c'est une autre histoire. Mais je crois que pendant la bataille de l'Étable, c'était encore un bon camarade.

— Notre leader, le camarade Napoléon, annonça Cafteur, tout en articulant lentement et fermement, a déclaré de façon catégorique – catégorique, camarades – que Boule de Neige était un agent de Jones depuis le tout début – oui ! Et ce avant même que nous ayons envisagé la rébellion.

— Alors, c'est différent, accepta Boxeur. Si le camarade Napoléon le dit, c'est que ça doit être vrai !

— Voilà qui est bien dit, camarade, s'écria Cafteur, mais tout le monde remarqua le regard mauvais qu'il lançait à Boxeur de ses yeux ardents.

Il tournait le dos pour s'en aller mais s'arrêta et ajouta, sur un ton menaçant :

— J'engage tous les animaux de cette ferme à garder les yeux grands ouverts. Car nous avons des raisons de penser que des espions de Boule de Neige se cachent parmi nous, en ce moment même.

Quatre jours plus tard, vers la fin de l'après-midi, Napoléon donna ordre à tous les animaux de se réunir dans la cour. Quand ils furent tous rassemblés, Napoléon sortit de la maison, entouré de ses neuf énormes chiens qui poussaient des grondements tels que les animaux en avaient froid dans le dos, et arborant ses deux médailles ; il venait de s'attribuer l'Animale Héroïque de Première Classe et l'Animale Héroïque de Seconde Classe. Tous se recroquevillèrent sur place, silencieux, pressentant qu'il allait se produire quelque chose de terrible.

Napoléon jeta sur l'assistance un regard inquisiteur. Puis, il émit un cri strident. Tout de suite, les chiens bondirent en avant, saisirent quatre des cochons par l'oreille et les traînèrent, gémissant de douleur et de terreur, aux pieds de Napoléon. Les oreilles des gorets saignaient et les chiens qui avaient pris goût au sang semblaient devenus fous. Au grand étonnement de tout le monde, trois d'entre eux se précipitèrent ensuite sur Boxeur. Mais Boxeur, qui les avait vus venir, leva son large sabot pour attraper un des chiens en plein vol et le cloua au sol. Le chien hurla pour demander grâce, tandis que les deux autres s'enfuyaient, la queue entre les jambes. Boxeur regarda Napoléon pour savoir s'il devait écrabouiller le chien ou lui laisser la vie sauve. Napoléon parut brièvement décontenancé. Puis avec brusquerie, il lui ordonna de libérer le chien et Boxeur lui répondit en levant le sabot. Le chien meurtri s'éclipsa en hurlant de douleur.

Aussitôt, le tumulte cessa. Les quatre cochons attendaient, tremblants. La culpabilité se lisait dans leur attitude. Napoléon les invita alors à avouer leurs crimes. C'étaient les quatre cochons qui avaient protesté quand le leader avait aboli les assemblées du dimanche. Sans qu'il fût nécessaire de les presser davantage, ils avouèrent qu'ils étaient restés secrètement en contact avec Boule de Neige après son expulsion, qu'ils avaient collaboré avec lui à la destruction du moulin et qu'ils avaient conclu un accord pour livrer à M. Frederick la ferme des animaux. Ils ajoutèrent que Boule de Neige avait reconnu en privé être, depuis des années, un agent secret au service de Jones. À peine avaient-ils fini leurs confessions que les chiens les égorgèrent. D'une voix terrible, Napoléon demanda si quelqu'un d'autre avait un aveu à faire.

Les trois poules qui avaient pris la tête de la tentative de rébellion dans l'affaire des œufs s'avancèrent et déclarèrent que Boule de Neige leur était apparu en rêve pour les inciter à désobéir aux ordres de Napoléon. Elles furent aussitôt massacrées. Une oie s'avança et confessa avoir dérobé six épis de blé au cours de la moisson précédente pour les manger pendant la nuit. Puis une brebis avoua qu'elle avait uriné dans l'abreuvoir – obéissant, ainsi, dit-elle, à Boule de Neige. Deux autres moutons avouèrent le meurtre d'un vieux bélier, fervent partisan de Napoléon. Ils l'avaient pourchassé autour d'un feu de joie alors qu'il souffrait d'une mauvaise toux. Tous furent exécutés sur le champ. Ainsi, aveux et exécutions se succédèrent-ils, jusqu'à ce qu'il y eût, aux pieds de Napoléon, un tas de cadavres et que l'air

soit saturé d'une odeur de sang qu'on n'avait pas connue depuis l'expulsion de Jones.

Quand tout fut fini, le groupe des animaux s'éclipsa sans bruit, exception faite des chiens et des cochons. Ils étaient bouleversés, accablés. Ils ne savaient pas trop ce qui les choquait le plus : la trahison des animaux qui s'étaient rendus complices de Boule de Neige ou la cruauté du châtiment dont ils venaient d'être témoins. Ils avaient bien autrefois assisté à des scènes de carnages aussi horribles mais il leur semblait que c'était pire, maintenant qu'elles se produisaient entre eux. Depuis que Jones avait quitté la ferme et jusqu'à ce jour, pas un animal n'avait été tué par un autre, pas même le moindre rat !

Ils avaient poursuivi leur chemin jusqu'au petit monticule où s'élevait le moulin à moitié construit. D'un commun accord, ils s'étendirent, se blottissant les uns contre les autres pour avoir chaud. Il y avait là Anthyllis, Muriel, Benjamin, les vaches, les moutons et tout un troupeau d'oies et de poules, tout le monde, sauf le chat bien sûr, qui s'était éclipsé avant que Napoléon ait ordonné le rassemblement. Seul Boxeur restait debout. Il ne tenait pas en place, agitait sa longue queue noire et s'en fouettait les flancs tout en poussant de temps à autre un hennissement de surprise.

— Je ne comprends pas, finit-il par dire. Je n'aurais jamais cru que de pareilles choses puissent arriver dans notre ferme. C'est sans doute notre faute. La seule solution que je voie, c'est de travailler plus dur. À partir demain, je me lèverai une heure plus tôt tous les matins.

Et de son trot pesant, il s'éloigna en direction de la carrière. Il y ramassa coup sur coup deux charretées de pierres qu'il traîna jusqu'au moulin avant de se retirer pour la nuit.

Les animaux se blottissaient autour d'Anthyllis, sans rien dire. La butte sur laquelle ils s'étaient couchés leur offrait une vaste perspective sur la campagne. La majeure partie du domaine s'étendait sous leurs regards, le long pâturage qui s'étirait jusqu'à la route, la prairie, le bosquet, la mare, les champs cultivés où le blé poussait, dense et vert, et les toits rouges des bâtiments dont les cheminées laissaient échapper des spirales de fumée.

C'était une claire soirée de printemps. L'herbe et les haies chargées de jeunes pousses étaient dorées par les rayons du soleil couchant. Jamais la ferme – et les animaux se rappelèrent, non sans un certain étonnement,

qu'elle était à eux, que chaque pouce de terrain était leur propriété – ne leur était apparue aussi attractive.

Alors qu'elle contemplait les pentes de la colline, Anthyllis sentit ses yeux s'emplir de larmes. Si elle avait pu mettre en mots ses pensées, c'eût été pour dire que ce n'était pas cela qu'ils avaient voulu, quand, des années plus tôt, ils s'étaient donné pour objectif de renverser l'espèce humaine. Ce n'était pas à ces scènes de terreur et de massacre qu'ils aspiraient en cette nuit où, pour la première fois, Major l'Ancien les avaient exaltés, de ses discours révolutionnaires.

Si on lui avait demandé quelle image elle se faisait du futur, elle aurait décrit celle d'une société où les animaux, tous égaux, libérés de la faim et du fouet, travailleraient selon leurs capacités, les forts protégeant les faibles, comme elle l'avait fait, elle-même, en protégeant la couvée de canetons égarés entre ses pattes, la nuit où Major l'Ancien avait fait son discours.

Mais au lieu de cela – elle n'aurait su dire pourquoi – ils vivaient une époque où personne n'osait exprimer le fond de sa pensée, où partout grondaient des chiens féroces et menaçants, et où l'on voyait des camarades se faire déchiqueter après avoir avoué des crimes choquants. Il n'y avait, dans ses pensées, aucune idée de révolte ou d'insubordination. Elle savait que même si les choses en étaient arrivées là leur situation était meilleure aujourd'hui qu'au temps de Jones et qu'avant tout il était nécessaire d'empêcher le retour des humains.

Quoi qu'il arrive, elle resterait fidèle, travaillerait dur, exécuterait les ordres qu'on lui donnerait et accepterait l'autorité de Napoléon. Malgré tout, ce n'était pas cela que les animaux avaient espéré ni ce pour quoi ils s'étaient battus. Ce n'était pas pour ça qu'ils avaient construit le moulin ou bravé les balles de Jones. Telles étaient ses pensées bien qu'il lui manquât les mots pour les formuler.

Pour finir, ressentant qu'il s'agirait d'une sorte de substitut aux mots qui lui manquaient, elle se mit à chanter *Bêtes d'Angleterre*. Les autres animaux qui l'entouraient entonnèrent la chanson en chœur. Ils la reprirent trois fois, de façon très mélodieuse mais sur un rythme lent et funèbre, comme jamais encore ils ne l'avaient chantée.

À peine l'avaient-ils achevée pour la troisième fois, que Cafteur, escorté de deux chiens, les abordait avec l'air d'avoir d'importantes nouvelles à communiquer. Il leur annonça que, par décret spécial du camarade

Napoléon, *Bêtes d'Angleterre* était prohibé. Il était désormais interdit de le chanter.

Les animaux en furent désarçonnés.

— Pourquoi ? s'écria Muriel.

— Parce que ce n'est plus nécessaire, camarades, dit Cafteur d'un ton sec. *Bêtes d'Angleterre*, c'était le chant de la révolution. Mais la révolution est terminée. L'exécution des traîtres, cet après-midi, en a été l'acte final. L'ennemi, à l'intérieur comme à l'extérieur, a été vaincu. *Bêtes d'Angleterre* exprimait nos aspirations à une société meilleure dans les jours à venir. Or cette société est à présent instaurée. Cette chanson n'a donc plus aucune raison d'être.

Certains animaux, bien qu'effrayés, auraient sans doute protesté si, à cet instant, les moutons n'avaient poussé leur bêlement habituel : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes », lequel dura quelques minutes et mit fin à toute discussion.

On n'entendit plus désormais *Bêtes d'Angleterre*. À la place, Minimus, le poète, avait composé une autre chanson qui commençait ainsi :

*Ferme des animaux, ferme des animaux,*

*Jamais ne serai source de tes maux !*

Elle fut chantée tous les dimanches matin après l'hommage au drapeau. Mais, allez savoir pourquoi, ni les paroles ni la mélodie ne purent jamais égaler *Bêtes d'Angleterre* dans le cœur des animaux.



Quelques jours plus tard, quand la terreur causée par les exécutions se fut calmée, quelques-uns des animaux se rappelèrent – ou du moins crurent se rappeler – ce qu’ordonnait le sixième commandement : « Nul animal ne tuera un autre animal ». Et, bien que tout le monde prît garde de n’en rien dire à proximité des cochons ou des chiens, on trouvait que les exécutions récentes ne cadraient pas avec ce principe. Anthyllis demanda à Benjamin de lui lire le sixième commandement, et lorsque Benjamin, fidèle à son habitude, eut refusé, disant qu’il ne voulait pas se mêler de telles affaires, elle alla chercher Muriel. Muriel lui lut le commandement. Il était spécifié : « Nul animal ne tuera un autre animal *sans raison valable*. » Pour une raison ou pour une autre, ces trois derniers mots s’étaient effacés de la mémoire des animaux. Mais ils voyaient bien à présent que le sixième commandement n’avait pas été violé : les traîtres qui s’étaient ligüés avec Boule de Neige avaient été tués pour des « raisons valables ».

Tout au long de cette année-là, les animaux travaillèrent plus dur encore que l’année précédente. Reconstruire le moulin, dans les délais impartis, avec des murs deux fois plus épais, alors qu’il fallait mener de pair les travaux habituels de la ferme, était une entreprise phénoménale. À certains moments, les animaux avaient l’impression de travailler plus dur et d’être moins bien nourris qu’au temps de Jones. Le dimanche matin, Cafteur, brandissant un interminable rouleau de papier, leur lisait des colonnes de chiffres qui prouvaient que la production de toutes les catégories d’aliments avait progressé de deux cents, trois cents, voire cinq cents pour cent selon les cas. Les animaux ne voyaient aucune raison de ne pas croire ces statistiques, d’autant qu’ils ne se rappelaient plus très bien quelles

conditions avaient été les leurs avant la rébellion. Malgré tout, il y avait des jours où ils auraient préféré qu'on leur donnât moins de chiffres et plus de nourriture.

Tous les ordres étaient maintenant transmis par Cafteur ou l'un des autres cochons. C'est à peine si Napoléon daignait se montrer en public une fois par quinzaine. Mais quand il apparaissait, il était escorté non seulement de ses chiens mais aussi d'un jeune coq noir, qui marchait en avant, faisant office de trompette, et qui poussait un retentissant cocorico, lorsque que Napoléon s'apprêtait à prendre la parole. On disait que, même dans la maison, Napoléon avait ses appartements à lui, à l'écart des autres. Servi par deux chiens, il prenait ses repas seul, dans le service de porcelaine de Derby marqué d'une couronne et autrefois exposé dans le vaisselier du salon. Il fut par ailleurs décrété qu'une salve de fusil serait tirée tous les ans pour commémorer la naissance de Napoléon, comme on le faisait pour les deux autres jours anniversaires.

Jamais plus on ne l'appelait simplement « Napoléon ». On ne se référait désormais à lui qu'en langage protocolaire : « Notre chef, le camarade Napoléon », et les cochons aimaient lui inventer des titres tels que *Père de tous les Animaux*, *Terreur de l'Humanité*, *Protecteur de la Bergerie*, *Ami des Canetons*, etc. Dans ses discours, Cafteur évoquait, la larme à l'œil, la sagesse de Napoléon, la bonté de son cœur, et l'amour profond qu'il vouait aux animaux de tous les pays, particulièrement aux infortunés des autres fermes qui vivaient encore dans l'ignorance et l'esclavage. C'était devenu une habitude que d'attribuer à Napoléon le mérite de toutes les réussites et de tous les coups de chance dus au hasard. Ainsi était-il courant d'entendre une poule dire à une autre : « Sous la conduite éclairée de notre leader, le camarade Napoléon, j'ai pondu cinq œufs en six jours » ; ou bien deux vaches à l'abreuvoir, s'exclamant : « Que le gouvernement du camarade Napoléon en soit remercié, cette eau a un goût excellent ! »

Le sentiment général de la ferme s'exprimait dans un poème intitulé « Camarade Napoléon » que le poète Minimus avait composé et qu'on déclamait ainsi :

*Ami de l'orphelin,  
Aux délices enclin,  
Seigneur de nos auges, mon âme se fait brandon,*

*Quand je m'élève enfin  
Aux buts aériens,  
Que ton regard enjoint,  
Camarade Napoléon.*

*Sans fin tu te dévoues  
Pour qu'absolument tous,  
Proprement logés, ravitaillés nous soyons  
Toute bête forte ou  
Faible, pour le sort doux  
Que tu pourvoies te loue,  
Camarade Napoléon.*

*Aurais-je un porcelet,  
Encore nourri au lait  
De sa mère, que très tôt nous lui apprendrions  
À vanter tes bienfaits,  
À louer tes hauts faits,  
À ton nom glorifier,  
Camarade Napoléon.*

Napoléon donna son approbation au poème et le fit inscrire sur le mur de la grange, en face des sept commandements. Il était surmonté d'un portrait de Napoléon que Cafteur avait exécuté à la peinture blanche.

Pendant ce temps-là, par l'intermédiaire de Whymper, Napoléon s'était engagé dans des négociations compliquées avec Frederick et Pilkington. La pile de bois n'était toujours pas vendue. Et des deux, c'était Frederick qui se montrait le plus impatient de l'acquérir, mais il n'en offrait pas un prix acceptable. Cependant, dans les mêmes moments, une nouvelle rumeur se répandit : Frederick et ses hommes projetaient une nouvelle offensive contre la ferme des animaux, la destruction du moulin notamment, dont l'édification avait suscité chez lui une jalousie féroce. On savait que Boule de Neige rôdait toujours à la ferme de Pinchfield.

Vers le milieu de l'été, les animaux furent émus d'apprendre que trois poules s'étaient livrées pour avouer qu'inspirées par Boule de Neige, elles avaient comploté dans le but d'assassiner Napoléon. Elles furent immédiatement exécutées et de nouvelles précautions furent prises pour la

sécurité de Napoléon. Quatre chiens montèrent la garde au pied de son lit, toutes les nuits – un à chaque coin – et l'on confia à un jeune cochon nommé Pinkeye, la tâche de goûter sa nourriture, de peur qu'elle ne fût empoisonnée.

C'est environ à cette époque-là qu'on annonça la décision de Napoléon : le bois serait vendu à M. Pilkington. Il s'apprêtait aussi à conclure des accords d'échanges réguliers avec la ferme de Foxwood. Les relations entre Napoléon et Pilkington, bien qu'elles fussent uniquement menées par Whymper, étaient à présent presque cordiales. Les animaux se méfiaient de Pilkington, en tant qu'humain, mais le préféraient de loin à Frederick, qu'ils redoutaient et haïssaient en même temps. Alors que l'été avançait et que la construction du moulin touchait à sa fin, la rumeur d'une attaque perfide et imminente se mit à enfler. Frederick, disait-on, avait l'intention de lancer contre les animaux une vingtaine d'hommes armés de fusils et il avait déjà soudoyé les magistrats et la police, pour qu'une fois entré en possession des actes de propriété de la ferme, personne ne puisse les contester. De plus, on rapportait d'horribles histoires sur Pinchfield, au sujet des sévices que Frederick infligeait à ses animaux. Il avait fouetté un vieux cheval jusqu'à la mort et laissait ses vaches mourir de faim. Il avait tué un de ses chiens en le jetant vivant dans une chaudière et se divertissait le soir en organisant des combats de coqs dont les ergots étaient armés de lames de rasoir. Au récit de telles atrocités, le sang des animaux bouillonnait de rage, et ils réclamaient, parfois à grands cris, le droit de marcher sur Pinchfield pour en chasser les humains et délivrer les animaux. Mais Cafteur leur conseilla d'éviter toute action irréfléchie et de s'en remettre à la stratégie du camarade Napoléon.

Malgré tout, l'hostilité contre Frederick ne cessait de grandir. Un dimanche matin, Napoléon parut à la grange et expliqua qu'à aucun moment il n'avait envisagé de lui vendre le tas de bois. Il considérait qu'il ternirait sa dignité en entretenant des relations avec de telles crapules. Les pigeons, qui étaient toujours envoyés à l'extérieur, pour propager la nouvelle de la révolution, reçurent l'interdiction de se poser où que ce fût à Foxwood, et il leur fut ordonné de renoncer au mot d'ordre initial, « Mort aux humains ! », pour le remplacer par celui de « Mort à Frederick ! ».

Vers la fin de l'été, on découvrit une nouvelle machination de Boule de Neige. Les blés étaient envahis par les mauvaises herbes, et l'on découvrit qu'au cours de ses intrusions nocturnes, Boule de Neige avait mélangé aux grains de blé de la semence de mauvaise herbe. Un jars qui avait trempé dans le complot confessa sa faute à Cafteur, et se suicida immédiatement en avalant des baies de belladone. Les animaux apprirent aussi à cette époque que Boule de Neige, contrairement à ce que la plupart d'entre eux avaient cru jusque-là, n'avait jamais reçu la distinction de Héros-Animal Première Classe. C'était juste une légende répandue par Boule de Neige lui-même, peu de temps après la bataille de l'Étable. Loin d'avoir été décoré, il avait été blâmé pour avoir fait preuve de couardise au combat. Une fois encore, la nouvelle fut accueillie par certains animaux avec perplexité, mais très vite Cafteur parvint à les convaincre que leur mémoire était défaillante.

En automne, au prix d'un énorme et prodigieux effort – il avait fallu en même temps rentrer la moisson – le moulin fut achevé. Il restait encore à installer la machinerie mais Whymper en négociait l'achat et le corps de l'édifice était terminé. En dépit de toutes les difficultés, malgré le manque d'expérience et les outils rudimentaires, malgré la malchance et les perfidies de Boule de Neige, l'ouvrage avait été fini en temps et en heure. Harassés mais fiers, les animaux n'avaient de cesse de faire le tour de leur chef-d'œuvre, qui leur semblait encore plus beau que le précédent. Les murs étaient deux fois plus épais, et rien désormais, à part une charge d'explosifs, ne pourrait l'anéantir. En repensant à la somme de travail, aux découragements qu'ils avaient surmontés, et aux énormes bienfaits qu'allait apporter dans leurs vies le mouvement des ailes actionnées par des dynamos, leur fatigue s'évanouit et ils se mirent à cabrioler autour du moulin en poussant des cris de triomphe. Napoléon lui-même, accompagné de ses chiens et de son jeune coq, se rendit sur place, inspecta le travail achevé et félicita les animaux pour leur réussite. Il annonça que le moulin serait baptisé Moulin Napoléon.

Deux jours plus tard, les animaux étaient convoqués à la grange pour une assemblée extraordinaire. Ils restèrent muets de surprise quand Napoléon déclara qu'il avait vendu le tas de bois à Frederick. Ses camions arriveraient dès le lendemain, pour embarquer la marchandise. Ainsi, durant toute la période de sa prétendue amitié avec Pilkington, Napoléon avait mené avec Frederick des négociations secrètes.

Toutes les relations avec Foxwood furent rompues et l'on adressa à Pilkington des messages insultants. Les pigeons avaient pour instructions d'éviter la ferme de Pinchfield et de transformer le slogan « Mort à Frederick ! » en « Mort à Pilkington ! » En même temps, Napoléon assura aux animaux que les bruits d'une attaque imminente contre la ferme des animaux étaient absolument faux... Et qu'on avait beaucoup exagéré les histoires quant à la cruauté de Frederick vis-à-vis de ses bêtes. Toutes ces rumeurs devaient avoir pour origine Boule de Neige et ses agents. Il apparaissait à présent que Boule de Neige n'avait jamais trouvé refuge à Pinchfield. En vérité, il n'y avait même jamais résidé : il vivait en fait depuis des années à Foxwood, dans le luxe, disait-on, entretenu par Pilkington.

Les cochons étaient en extase devant l'habileté de Napoléon. En simulant des rapports amicaux avec Pilkington, il avait obligé Frederick à renchérir de douze livres sur son offre initiale. Mais ce qui faisait de Napoléon un esprit supérieur, aux dires de Cafteur, c'était qu'il n'avait confiance en personne, pas même en Frederick. Frederick avait voulu régler le bois avec ce qu'on appelait un chèque – ce qui n'était rien de plus qu'une promesse d'argent rédigée sur un bout de papier. Mais Napoléon était trop malin pour lui et il avait exigé un règlement en billets de cinq livres payables avant l'enlèvement de la marchandise. Frederick avait donc déjà réglé et la somme était suffisante pour acheter la machinerie du moulin.

Pendant ce temps, le bois avait été enlevé et conduit à bon port à toute vitesse. Quand ce fut fini, une autre réunion eu lieu dans la grange pour que les animaux puissent examiner de près les billets de banque remis par Frederick. Sur l'estrade, arborant toutes ses décorations, reposant sur un lit de paille, Napoléon souriait béatement, l'argent déposé à côté de lui, empilé sur un plat de porcelaine de Chine qui provenait de la cuisine. Les animaux défilèrent lentement, et chacun put contempler la somme. Boxeur avança les naseaux pour renifler les billets. Ces choses blanches et légères frémirent en bruissant sous son souffle.

Trois jours plus tard, il y eut un terrible tohu-bohu. Whymper, le teint livide, remonta le sentier sur son vélo à toute vitesse, le laissa tomber dans la cour et courut droit à la maison. L'instant d'après, retentissaient, en provenance des appartements de Napoléon, des rugissements que la rage étranglait. La nouvelle de ce qui s'était passé se répandit dans la ferme

comme une traînée de poudre : les billets de banque étaient faux ! Frederick avait obtenu le bois pour rien !

Napoléon rassembla les animaux sur-le-champ et, d'une voix terrible, prononça la condamnation à mort de Frederick.

— Quand nous l'aurons capturé, dit-il, nous le ferons cuire à petit feu.

Il les avertit du même coup qu'après cet acte de trahison il fallait craindre le pire. Frederick et ses hommes pouvaient lancer l'attaque attendue depuis si longtemps à tout instant. Des sentinelles furent placées sur toutes les voies d'accès à la ferme. Quatre pigeons furent envoyés à Foxwood, porteurs d'un message de conciliation, dont on espérait beaucoup, afin de rétablir de bonnes relations avec Pilkington.

L'attaque eut lieu le lendemain, au petit matin. Les animaux prenaient leur petit déjeuner quand les guetteurs firent irruption pour annoncer que Frederick et ses partisans avaient déjà franchi le portail aux cinq barreaux. Avec hardiesse, les animaux se portèrent à leur rencontre, mais cette fois-ci, ils ne remporteraient pas la victoire aussi facilement qu'à la bataille de l'Étable. Les hommes – ils étaient une quinzaine – se partageaient une demi-douzaine de fusils, et lorsque les bêtes furent à cinquante mètres, ils ouvrirent le feu. Les animaux, incapables de supporter les terribles déflagrations, les cinglantes déchirures des plombs, durent se replier, malgré les efforts de Napoléon et de Boxeur pour les mobiliser. Un certain nombre d'entre eux étaient déjà blessés. Ils trouvèrent refuge dans les bâtiments de la ferme. À travers les fentes des portes, les trous dans les nœuds du bois, ils épiaient l'ennemi avec prudence. Toute la grande prairie, moulin compris, était tombée aux mains des hommes. Sur le moment, Napoléon lui-même semblait désarmé. Sans dire un mot, il faisait les cent pas, la queue nerveusement crispée. On jetait des coups d'œil anxieux en direction de Foxwood. Ah, si Pilkington et ses hommes étaient venus les aider, ils auraient encore pu remporter la victoire ! Or, à cet instant, les quatre pigeons qu'on avait envoyés la veille en mission revinrent. L'un d'eux apportait un bout de papier. Pilkington y avait griffonné au crayon : *Ça vous apprendra !*

Pendant ce temps, Frederick et ses hommes avaient fait halte auprès du moulin. Les animaux les observaient et un murmure de stupeur leur échappa. Deux hommes avaient sorti un levier et une masse. Ils s'apprêtaient à démolir le moulin.

— Impossible ! s'écria Napoléon. Nous avons construit des murs bien trop épais. En une semaine ils n'y parviendraient pas. Courage, camarades !

Mais Benjamin scrutait avec attention les agissements des deux hommes. Avec la masse et le levier, ils étaient en train de creuser un trou à la base du moulin. Lentement, d'un air presque amusé, Benjamin hocha son museau allongé.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il. Vous ne voyez pas ce qu'ils sont en train de faire ? Dans un instant, ils vont enfoncer de la dynamite dans le trou.

Terrifiés, les animaux attendaient. Il leur était désormais impossible de s'aventurer à découvert. Quelques minutes plus tard, on vit les hommes se disperser en courant dans toutes les directions. Il y eut une détonation assourdissante. Les pigeons tournoyaient dans les airs. Tous les autres animaux, Napoléon excepté, se jetèrent à terre, en se cachant les yeux. Quand ils se relevèrent, un immense nuage de fumée noire planait sur l'endroit où le moulin s'était élevé. Lentement, la brise dissipa les fumées. Le moulin avait cessé d'exister.

Devant ce spectacle de désolation, les animaux reprirent courage. La peur et le désespoir qu'ils avaient éprouvés quelques instants plus tôt furent emportés dans l'élan de rage que soulevait une action aussi méprisable. Un énorme cri de vengeance s'éleva dans l'atmosphère, et sans plus attendre les ordres, ils fondirent droit sur l'ennemi. Cette fois, ils ne prêtèrent aucune attention aux plombs qui s'abattaient tout autour, drus comme de la grêle.

Ce fut un combat rude et sauvage. Les hommes faisaient feu encore et encore et, lorsque les animaux furent à leur portée, ils se déchaînèrent, frappant à coups de gourdin et à coups de botte. Une vache, trois moutons et deux oies furent tués et presque tout le monde fut blessé. Napoléon lui-même qui, de l'arrière, dirigeait les opérations, eut le bout la queue rogné par un plomb. Mais les hommes ne s'en tirèrent pas sans dommages. À coups de sabots, Boxeur fracassa trois têtes. Un autre assaillant fut éventré par les cornes d'une vache, un autre encore eut le pantalon arraché par les chiennes Jessie et Clochette. Et quand les neuf molosses de la garde personnelle de Napoléon, qui avaient reçu l'ordre de contourner l'ennemi sous couvert de la haie, surgirent sur les côtés en aboyant furieusement, les hommes furent pris de panique. Ils virent qu'ils étaient en danger d'être encerclés. Frederick cria à ses ouvriers de fuir pendant qu'il en était encore



temps. Aussitôt, les hommes, dans un élan de lâcheté, se mirent à courir pour sauver leur vie. Les animaux les traquèrent jusqu'au bas du champ et purent leur donner encore quelques coups de pied tandis qu'ils tentaient de se faire un chemin à travers les haies d'épines.

Ils avaient vaincu, mais ils étaient en sang et à bout de forces. Lentement, ils se dirigèrent vers la ferme, clopin-clopant. À la vue des cadavres de leurs camarades étendus sur l'herbe, certains se mirent à pleurer. Puis, dans un silence douloureux, ils s'arrêtèrent un instant sur les lieux où s'était dressé le moulin. Oui, le moulin n'était plus, les vestiges de leur labeur avaient disparu, jusqu'au dernier. Même les fondations étaient en partie détruites. Et pour la reconstruction, cette fois, ils ne pourraient même pas se servir des pierres tombées, car elles aussi s'étaient volatilisées. La violence de l'explosion les avait dispersées à des centaines de mètres à la ronde. C'était un peu comme si le moulin n'avait jamais existé.

Alors qu'ils approchaient de la ferme, Cafteur, qu'on n'avait mystérieusement pas vu au combat, vint à leur rencontre, sautillant, frétilant de la queue, rayonnant de satisfaction. Et les animaux entendirent, provenant des bâtiments de la ferme, le fracas solennel d'un coup de fusil.

— Qu'est-ce que c'est que ce coup de fusil ? fit Boxeur.

— C'est pour célébrer la victoire ! s'écria Cafteur.

— Quelle victoire ? demanda Boxeur.

Les genoux ensanglantés, il avait perdu un fer et s'était fissuré un sabot. Une douzaine de plombs s'étaient logés dans sa patte arrière.

— Quelle victoire, camarade ? reprit Cafteur. N'avons-nous pas expulsé l'ennemi de nos terres, la terre sacrée de la ferme des animaux ?

— Mais ils ont détruit le moulin. Et nous y avons travaillé pendant plus de deux ans.

— Où est le problème ? Nous bâtons un autre moulin. Nous en bâtons six, si cela nous chante. Tu n'apprécies pas, camarade, l'énormité de ce que nous venons d'accomplir. L'ennemi occupait le sol sur lequel nous nous tenons, et voici que grâce au camarade Napoléon, à son commandement, nous en avons reconquis jusqu'au dernier pouce.

— Nous avons donc reconquis ce que nous avions déjà, dit Boxeur.

— Et c'est là notre victoire, affirma Cafteur.

Ils entrèrent dans la cour, en boitillant. Les plombs qui s'étaient fichés sous la peau de Boxeur lui causaient de cuisantes douleurs à la patte. Il voyait la perspective du lourd labeur qu'allait entraîner la reconstruction du moulin, en recommençant par les fondations. Et déjà, rien qu'à s'imaginer à la tâche, il se sentait plus fort. Pour la première fois, il lui apparut qu'il avait déjà onze ans et que ses muscles puissants n'étaient peut-être plus tout à fait aussi forts qu'ils l'avaient été autrefois.

Mais quand les animaux virent flotter le drapeau vert, qu'ils entendirent de nouveau les détonations du fusil – on tira sept coups en tout –, puis le discours de Napoléon qui les félicitait de leur courage, il leur sembla vraiment qu'ils avaient de fait remporté une grande victoire. Des funérailles solennelles furent célébrées pour les animaux tombés au champ d'honneur. Boxeur et Anthyllis tirèrent le chariot qui servait de corbillard et Napoléon en personne marcha en tête du cortège.

On consacra deux jours entiers aux célébrations. Il y eut des chants, des discours et encore d'autres salves de fusil, une offrande spéciale fut octroyée à chacun : les animaux reçurent une pomme, les oiseaux, deux onces de blé, et les chiens, trois biscuits. On annonça que la bataille porterait le nom de bataille du Moulin. Napoléon avait créé, pour la circonstance, une décoration nouvelle, l'Ordre de la Bannière Verte, qu'il s'était remis à lui-même. Pendant ces réjouissances, on oublia la malheureuse affaire des billets de banque.

Ce fut quelques jours plus tard que les cochons tombèrent par hasard sur une caisse de whisky dans la cave de la maison. On n'y avait pas fait attention en prenant possession des lieux. Cette nuit-là, provenant de la maison, on entendit des chants tonitruants parmi lesquels on reconnut, à la surprise générale, les accents de *Bêtes d'Angleterre*. Vers neuf heures et demie du soir, on vit distinctement Napoléon surgir par la porte de derrière, coiffé d'un vieux chapeau melon qui avait appartenu à Jones, faire à toute vitesse le tour de la cour au galop et s'engouffrer à nouveau dans la maison. Le lendemain, un lourd silence pesa sur la ferme des animaux. Pas un cochon ne donnait signe de vie. Il était près de neuf heures quand Cafteur fit son apparition. Il marchait à pas lents, l'air abattu, l'œil éteint, la queue flasque, et selon toute apparence, sérieusement malade. Il réunit bientôt les animaux pour leur faire part d'une terrible nouvelle. Le camarade Napoléon était mourant !

S'élevèrent alors des cris de lamentation. On étendit de la paille aux seuils des portes de la maison et les animaux se mirent à marcher sur la pointe des pattes. Les larmes aux yeux, ils se demandaient ce qu'ils devraient faire si le chef leur était enlevé. Une rumeur se répandit selon laquelle Boule de Neige s'était arrangé pour introduire du poison dans la nourriture de Napoléon. À onze heures, Cafteur revint faire une nouvelle annonce. Le camarade Napoléon avait pris une décision solennelle : tout individu pris à boire de l'alcool serait puni de mort.

Le soir cependant, il apparut que Napoléon allait un peu mieux et, le lendemain matin, Cafteur fut en mesure d'annoncer qu'il était hors de danger. Dans la soirée de cette même journée, Napoléon s'était remis au travail, et le jour suivant, on apprit qu'il avait chargé Whympers d'acheter à Willingdon des brochures sur la distillation et le brassage de la bière. Une semaine plus tard, il donnait l'ordre de labourer le petit enclos derrière le verger, celui qui devait être initialement réservé aux animaux devenus inaptes au travail. On prétextait que les pâturages étaient en mauvais état et qu'il fallait l'ensemencer de nouveau. Mais on sut bientôt que Napoléon avait l'intention d'y semer de l'orge.

C'est vers cette époque, que se produisit un incident étrange auquel personne ne fut vraiment capable de donner un sens. Une nuit, aux alentours de minuit, il y eut dans la cour un fracas épouvantable. Les animaux se ruèrent dehors. Il faisait clair de lune. Au pied du mur de la grange, où étaient inscrits les sept commandements, s'était renversée une échelle cassée en deux morceaux. À côté, gisait Cafteur, étendu, assommé. Non loin de lui, étaient éparpillés une lanterne, un pinceau et un pot de peinture blanche renversé. Aussitôt les chiens firent cercle autour de Cafteur et, dès qu'il fut en état de marcher, ils l'escortèrent jusqu'à la maison. Aucun des autres animaux ne put se faire la moindre idée de ce que cela signifiait, sauf le vieux Benjamin qui, d'un air entendu, hochait le museau mais ne voulut rien dire.

Quelques jours plus tard, la chèvre Muriel, qui relisait les sept commandements, s'aperçut qu'il y en avait encore un dont les animaux ne se souvenaient pas avec exactitude. Ils avaient toujours cru que le cinquième commandement énonçait : *Nul animal ne consommera d'alcool*. Mais ils avaient oublié trois mots. En réalité, le commandement disait : *Nul animal ne consommera d'alcool de façon excessive*.

Le sabot fendu de Boxeur mit longtemps à guérir. La reconstruction du moulin commença au lendemain des fêtes de la victoire. Boxeur refusa de prendre un seul jour de repos et mit un point d'honneur à ne pas montrer qu'il souffrait. Mais le soir, il confiait à Anthyllis que son sabot lui causait de grandes souffrances. Anthyllis le soignait avec des cataplasmes d'herbes qu'elle préparait en les mâchonnant et Benjamin se joignait à elle pour le presser de travailler moins. « Les poumons d'un cheval ne sont pas éternels », lui disait-elle. Mais il ne voulait rien entendre. Il n'avait qu'une seule véritable ambition, disait-il, voir la construction du moulin bien avancée avant de prendre sa retraite.

Lorsque les lois de la ferme des animaux avaient été établies, on avait fixé l'âge de la retraite à douze ans pour les porcs et les chevaux, à quatorze ans pour les vaches, à sept ans pour les moutons et à cinq ans pour les poules et les oies. D'un commun accord, il avait été convenu d'attribuer de généreuses pensions aux retraités. Alors qu'aucun animal n'avait encore pris sa retraite, le sujet revenait de plus en plus souvent à l'ordre du jour dans les discussions. Depuis que le petit enclos attenant au verger avait été consacré à la culture de l'orge, le bruit courait qu'une partie de la prairie devait être clôturée et transformée en pâturage pour les retraités. Pour un cheval, on disait que la pension serait de cinq livres de grain par jour et de quinze livres de foin l'hiver, avec un supplément d'une carotte ou peut-être d'une pomme, les jours fériés. Le douzième anniversaire de Boxeur devait tomber à la fin de l'été suivant.

En attendant, la vie était dure. L'hiver fut aussi rigoureux que le précédent, et les vivres encore plus restreints, sauf pour les cochons et les

chiens. Cafteur expliquait qu'une trop stricte égalité des rations était contraire aux principes de l'animalisme. De toute façon, il n'avait aucune difficulté à faire croire aux animaux qu'en dépit des apparences, ils ne manquaient pas de nourritures. Pour le moment, on avait estimé nécessaire de procéder à un réajustement des rations (Cafteur parlait toujours de réajustement et jamais de réduction), mais si l'on comparait la situation à ce qu'elle avait été au temps de Jones, l'amélioration était énorme. Énumérant les chiffres, d'une voix pointue au débit rapide, Cafteur leur prouvait par le détail qu'ils avaient plus d'avoine, de foin et de navets ; que leur temps de travail avait été restreint ; que l'eau qu'ils buvaient était de meilleure qualité et qu'ils avaient gagné en longévité ; que la mortalité infantile avait régressé ; ils avaient en outre plus de paille dans leurs boxes et souffraient moins des piqûres de puces. Les animaux croyaient chacune de ses paroles. À vrai dire, Jones et tout ce qu'il représentait s'était pratiquement effacé de leur mémoire. Ils savaient qu'à présent leur vie était rude et austère, qu'ils avaient souvent faim et souvent froid et qu'en dehors des heures de sommeil ils passaient la plupart de leur temps au travail. Mais la situation avait sans doute été pire autrefois, ils étaient contents de le croire. En outre, ils avaient été esclaves alors qu'à présent, ils étaient libres. Ce qui faisait toute la différence, comme Cafteur ne manquait jamais de le souligner.

Il y avait désormais bien plus de bouches à nourrir. À l'automne, les quatre truies avaient mis bas presque en même temps. Un total de trente et un jeunes cochons. Comme les porcelets étaient noir et blanc et que Napoléon était le seul verrat de la ferme, il n'était pas difficile de deviner qui était leur père.

On annonça que, plus tard, une fois qu'on aurait acheté des briques et du bois de charpente, on construirait une école dans le jardin. Pour l'instant, c'était Napoléon lui-même qui assurait l'instruction des porcelets dans la cuisine. Ils prenaient leur récréation dans le jardin et on leur déconseillait de jouer avec les autres animaux. C'est vers cette époque-là qu'on imposa le principe selon lequel tout animal trouvant un cochon sur son chemin devrait s'effacer pour lui céder le passage. De plus, tous les cochons, quel que soit leur rang, auraient le privilège d'arborer un ruban vert à leur queue, le dimanche.

La ferme avait fait une assez bonne année, mais on était encore à court d'argent. Il fallait se procurer des briques, du sable, de la chaux pour

l'école, et on devait faire des économies pour acquérir la machinerie du moulin. Il y avait aussi l'huile pour les lampes, les bougies pour la maison, le sucre pour la table de Napoléon (qu'il avait interdit aux autres cochons, sous prétexte que ça faisait grossir), et toutes les dépenses courantes : outils, clous, ficelle, charbon, fil de fer, ferraille et biscuits pour chiens. On vendit du foin et une part des récoltes de pommes de terre, et l'on modifia le contrat pour porter jusqu'à six cents la quantité d'œufs vendue par semaine si bien que, cette année-là, les poules couvèrent à peine suffisamment d'œufs pour maintenir leur effectif. Les rations, réduites une première fois en décembre, le furent de nouveau en février et, pour épargner l'huile, l'utilisation des lanternes fut interdite à l'étable et dans l'écurie.

Les cochons, par contre, ne semblaient pas souffrir, allant même, semblait-il, jusqu'à prendre du poids. Par un après-midi de fin février, il flotta dans la cour une odeur chaude, riche, appétissante, que les animaux n'avaient encore jamais sentie. Elle provenait de la petite brasserie située derrière la cuisine, jadis abandonnée par Jones. Quelqu'un affirma qu'il s'agissait d'une odeur d'orge bouillie. Les animaux reniflaient l'air avec avidité et se demandaient si on n'était pas en train de leur concocter quelque purée chaude pour le souper. Mais il n'y eut pas de purée, et le dimanche suivant, il fut annoncé que désormais, la production d'orge, dans son intégralité, serait réservée aux cochons. Le champ derrière le verger avait étéensemencé en orge, et la nouvelle s'ébruita bientôt : les cochons bénéficieraient d'une pinte de bière par jour. Napoléon quant à lui en recevraient cinq, qu'on lui servirait dans la soupière en porcelaine de Derby, marquée d'une couronne.

S'il fallait supporter des épreuves, elles étaient en partie compensées par le fait qu'on vivait de façon plus digne qu'autrefois. Il y avait plus de chants, plus de discours, plus de défilés. Napoléon avait ordonné qu'on organise toutes les semaines ce qu'il appelait une Manifestation Spontanée et qui avait pour objet de célébrer les luttes et triomphes de la ferme des animaux. À l'heure fixée, les animaux laissaient leur travail pour marcher en formation militaire autour de l'enceinte du domaine. Les cochons ouvraient le cortège, suivis, dans l'ordre par les chevaux, les vaches, les moutons et la volaille. Les chiens encadraient le cortège tandis que le petit coq noir avançait en tête. Boxeur et Anthyllis soulevaient une bannière verte sur laquelle s'affichaient la corne et le sabot, ainsi que l'inscription, « Vive le camarade Napoléon ! » Après quoi, il y avait récitation de poèmes

en l'honneur de Napoléon, puis un discours de Cafteur qui montrait, dans le détail, combien les productions d'aliments et de biens de consommation avaient augmenté. Ensuite, à l'occasion, on tirait un coup de fusil. Les moutons étaient les plus grands fans de ces Manifestations spontanées. Si certains en venaient à se plaindre (ce qui arrivait parfois, quand il n'y avait ni cochons ni chiens à proximité) qu'ils perdaient leur temps à faire le pied de grue dans le froid, les moutons les réduisaient au silence de leurs formidables bêlements : « Vive les Quatre-pattes, mort aux Deux-pattes ! » Mais, dans l'ensemble, les animaux appréciaient ces cérémonies. Ils s'y trouvaient confortés dans l'idée qu'ils étaient leurs propres maîtres et qu'ils travaillaient dans leur intérêt. Ainsi, grâce aux chants, aux défilés, aux listes de chiffres de Cafteur, aux détonations du fusil, aux cris du coquelet et au drapeau qui s'agitait au vent, pouvaient-ils oublier, au moins pour un temps, qu'ils avaient le ventre vide.

En avril, la ferme des animaux fut proclamée République et il fallut élire un président. Il n'y eut qu'un seul candidat, Napoléon, qui fut désigné à l'unanimité. Le même jour, on apprenait que de nouveaux documents qui prouvaient la connivence entre Jones et Boule de Neige avaient été découverts. Il apparaissait maintenant que Boule de Neige ne s'était pas contenté d'user d'un stratagème, comme tous l'avaient d'abord cru, pour conduire les animaux à leur perte au cours de la bataille de l'Étable mais qu'il avait ouvertement combattu dans les rangs de Jones. De fait, c'était lui qui avait pris la tête des forces humaines, et qui avait chargé au cri de « Vive l'Humanité ! » Et ces blessures à l'échine que quelques animaux se rappelaient encore avoir vues lui avaient été infligées par les crocs de Napoléon.

Au cœur de l'été, après plusieurs années d'absence, le corbeau réapparut soudain à la ferme. Il n'avait presque pas changé. Il ne travaillait toujours pas, et chantait comme autrefois les louanges de la Montagne Sucrecandi. Il se perchait sur une souche, battait de ses ailes noires, et discourait des heures durant, pour qui voulait l'écouter. « Là-haut, camarades, disait-il solennellement, tout en pointant son bec imposant en direction du ciel, de l'autre côté du nuage obscur que vous voyez, se trouve la Montagne Sucrecandi, l'heureuse contrée où nous autres, pauvres animaux que nous sommes, nous nous reposerons pour toujours de nos peines. » Il prétendait même s'y être rendu, un jour qu'il avait volé très haut, et y avoir contemplé les champs de trèfle toujours verts, les gâteaux de lin et les morceaux de

sucres qui poussent sur les haies. Bien des animaux le croyaient. Leurs vies présentes, pensaient-ils, étaient vouées à la peine et à la faim. N'était-il pas juste et normal qu'un monde meilleur pût exister quelque part ? S'il y avait bien quelque chose de difficile à comprendre, c'était l'attitude des cochons à l'égard de Moïse. Ils déclaraient tous avec mépris que ses histoires au sujet de la Montagne Sucrecandi n'étaient que des mensonges mais ils l'autorisaient à rester à la ferme, sans rien faire. Il était même autorisé à recevoir une demi-pinte de bière par jour.

Une fois son sabot guéri, Boxeur trima plus dur que jamais. En vérité, tous les animaux travaillèrent comme des esclaves, cette année-là. Aux travaux de la ferme s'ajoutaient la construction du nouveau moulin et celle de l'école pour les jeunes gorets qui avait débuté en mars. Les longues heures de labeur et le manque de nourriture s'avéraient parfois difficiles à supporter, mais Boxeur ne faiblissait jamais. Rien, dans ses actes, ne trahissait qu'il n'avait plus tout à fait ses forces d'autrefois. Son apparence, seule, avait changé : son poil avait perdu de son éclat, ses puissants jarrets semblaient avoir fondu. « Boxeur va remonter la pente avec les premières pousses du printemps », disaient les autres. Mais les premières pousses du printemps sortirent et Boxeur ne reprit pas de poids. Parfois, sur la pente qui conduisait au sommet de la carrière, quand on le voyait bander ses muscles pour tirer d'énormes blocs de pierre, il semblait ne tenir debout que par la force de sa volonté. En de tels moments, on pouvait voir se former sur ses lèvres sa devise : « Je vais travailler plus dur ». Mais la voix lui faisait défaut. Une fois de plus, Anthyllis et Benjamin le mirent en garde. Il devait prendre soin sa santé. Boxeur cependant ne leur accordait aucune attention. Son douzième anniversaire approchait. Peu lui importait l'avenir, pourvu qu'il ait pu, avant de partir en retraite, rassembler une provision de pierres conséquente.

Un soir d'été, à une heure tardive, une rumeur fit soudain le tour de la ferme : il était arrivé quelque chose à Boxeur. Il était sorti tout seul, pour traîner, une fois de plus, une charretée de pierres jusqu'au moulin. La rumeur disait vrai. Quelques minutes plus tard, deux pigeons apportaient la nouvelle en urgence : « Boxeur est tombé ! Il est couché sur le flanc et ne peut plus se relever ! »



Près de la moitié des animaux se précipita jusqu'au tertre où se dressait le moulin. Boxeur gisait là, étendu entre les brancards de la charrette, les flancs couverts de sueur, l'encolure tendue, les yeux vitreux, incapable même de redresser la tête. Un mince filet de sang s'écoulait de sa bouche. Anthyllis s'agenouilla à ses côtés.

— Boxeur, s'écria-t-elle, comment te sens-tu ?

— C'est les poumons, dit Boxeur, d'une voix faible. C'est pas grave. Je crois que vous serez capables de finir le moulin sans moi. Il y a une belle provision de pierres entassées. De toute façon, il ne me restait plus qu'un mois de travail à faire. Et pour te dire la vérité, j'avais hâte de prendre ma retraite. Et puis Benjamin se fait vieux lui aussi, peut-être qu'ils vont le laisser prendre sa retraite pour me tenir compagnie.

— Il faut trouver de l'aide tout de suite, dit Anthyllis. Vite, que quelqu'un coure prévenir Cafteur de ce qui vient d'arriver !

Sur le champ, les animaux se précipitèrent vers la ferme pour porter la nouvelle à Cafteur. Anthyllis resta seule avec Benjamin qui, sans un mot, s'étendit à côté de Boxeur et se mit, de sa longue queue, à chasser les mouches qui l'importunaient. Environ un quart d'heure plus tard, Cafteur faisait son apparition, plein de sollicitude et de compassion. Il déclara que le camarade Napoléon avait appris, avec la plus profonde tristesse, le malheur qui frappait l'un des plus fidèles serviteurs de la ferme, et que déjà il prenait toutes les dispositions pour que Boxeur soit pris en charge par l'hôpital de Willingdon. Ces mots provoquèrent un malaise chez les animaux. Si l'on exceptait Mollie et Boule de Neige, aucun animal n'avait quitté la ferme à ce jour, et ils n'aimaient pas l'idée qu'on remette leur camarade souffrant entre les mains des hommes. Cafteur néanmoins parvint à les convaincre assez vite que le vétérinaire de Willingdon s'occuperait beaucoup mieux de Boxeur qu'on ne pouvait le faire à la ferme. Environ une demi-heure plus tard, quand Boxeur eut un peu récupéré et qu'il put, non sans difficulté, tenir sur ses pattes, il fut ramené chancelant à l'écurie où Anthyllis et Benjamin lui avaient préparé un bon lit de paille.

Les deux jours suivants, Boxeur demeura dans son box. Les cochons lui avaient fait parvenir une grande bouteille d'un médicament de couleur rose qu'ils avaient trouvée dans une armoire de la salle de bains. Anthyllis lui administrait ce traitement deux fois par jour, après les repas. Le soir, elle s'étendait à ses côtés et lui faisait la conversation tandis que Benjamin

chassait les mouches. Boxeur déclarait qu'il n'était pas fâché de ce qui était arrivé. S'il parvenait à se rétablir, il pouvait encore vivre deux ou trois ans, et aspirait à couler des jours tranquilles dans un coin de la grande prairie. Ce serait bien la première fois qu'il aurait des loisirs et pourrait se cultiver l'esprit. Il avait l'intention, disait-il, de consacrer le reste de sa vie à apprendre les vingt et une autres lettres de l'alphabet.

Mais Benjamin et Anthyllis ne pouvaient rester auprès de Boxeur qu'après les heures de travail, et ce fut au milieu de la journée que le fourgon vint prendre Boxeur. Tous les animaux étaient à l'œuvre, en train de sarcler les navets sous la surveillance d'un cochon, quand ils eurent la surprise de voir Benjamin accourir de la ferme au galop et brayant à tue-tête. Ils ne l'avaient jamais vu dans un tel état. En fait, ils ne l'avaient même jamais vu galoper.

— Vite, vite ! criait-il. Venez tout de suite ! Ils sont en train d'emmener Boxeur !

Sans attendre les ordres du cochon, les animaux laissèrent le travail et se hâtèrent de regagner les bâtiments. Il y avait bien, dans la cour, un vaste fourgon fermé, tiré par deux chevaux et qui portait une inscription sur le côté. Un homme à l'air sournois, le melon incliné sur un front bas était assis à la place du conducteur. Et le box de Boxeur était vide.

Les animaux se pressèrent autour du fourgon.

— Au revoir, Boxeur, criaient-ils en chœur, au revoir !

— Imbéciles, imbéciles, criait Benjamin qui trépignait autour d'eux et martelait le sol de ses petits sabots. Imbéciles, vous ne voyez pas ce qui est écrit sur le côté du fourgon ?

Les animaux se turent pour y réfléchir, le silence se fit. Muriel s'était mise à épeler les lettres, mais Benjamin la poussa pour l'écarter, et dans un silence de mort, il lut :

— *Alfred Simmonds, abattage de chevaux et fabrique de colles. Négociant en cuirs et engrais animal. Fourniture de chenils à Willingdon.* Vous comprenez, maintenant ? Ils emmènent Boxeur pour l'abattre !

Tous les animaux laissèrent échapper un cri d'horreur. Au même moment, l'homme fouettait ses chevaux et le fourgon quitta la cour au trot. Les animaux se lancèrent à sa poursuite, criant de toutes leurs forces. Anthyllis força l'allure pour passer en tête. Le fourgon commençait à

prendre de la vitesse. Elle tenta d'accélérer avec ses jambes trop fortes, mais ne parvint pas à dépasser le petit galop.

— Boxeur ! cria-t-elle, Boxeur ! Boxeur ! Boxeur !

À ce moment précis, comme s'il avait entendu le vacarme extérieur, le mufle de Boxeur avec la raie blanche qui lui descendait jusqu'aux naseaux apparut dans le cadre de la petite fenêtre à l'arrière du fourgon.

— Boxeur ! lui cria Anthyllis d'une voix catastrophée. Boxeur ! Sauve-toi ! Sauve-toi vite ! Ils t'envoient à la mort !

Tous les animaux reprirent son cri en chœur :

— Sauve-toi, Boxeur ! Sauve-toi !

Mais la voiture prenait de la vitesse et les distançait déjà. Il n'était pas sûr que Boxeur eût compris ce qu'Anthyllis avait crié. Bientôt, sa figure disparut de la lucarne et l'on entendit ensuite le bruit phénoménal de ses sabots qui tambourinaient. Il essayait, à grandes ruades, de se libérer. Le temps n'était pas si loin où quelques coups de sabots de Boxeur auraient suffi à faire du fourgon un tas d'allumettes. Mais, hélas, sa force l'avait quitté, et bientôt, les bruits de ses sabots martelant le bois s'atténuèrent puis s'évanouirent.

En désespoir de cause, les animaux se mirent à apostropher les deux chevaux qui tiraient le fourgon. « Camarades, camarades ! criaient-ils, ne conduisez pas votre propre frère à la mort ! » Mais les brutes stupides, trop ignorantes pour réaliser ce qui se passait, se contentèrent de baisser les oreilles et d'accélérer l'allure.

La tête de Boxeur ne réapparut plus à la lucarne. Quelqu'un eut l'idée, trop tard, de filer en avant pour aller fermer le portail aux cinq barreaux. Mais le fourgon l'avait déjà dépassé, et disparaissait au bas de la route.

On ne revit jamais Boxeur.

Trois jours plus tard, on annonça qu'il était mort à l'hôpital de Willingdon, bien qu'il eût reçu tous les soins qu'on puisse donner à un cheval. Ce fut Cafteur qui vint apprendre la nouvelle aux autres. Il avait été là, dit-il, pendant ses derniers instants.

— Ce fut le spectacle le plus touchant que j'aie jamais vu, dit-il, en levant la patte pour essuyer une larme. J'étais à son chevet jusqu'à son dernier moment. Et, à la fin, comme il était trop faible pour parler, il m'a

murmuré à l'oreille que son unique chagrin était de s'en aller avant d'avoir vu le moulin achevé. « En avant, camarades ! » a-t-il chuchoté dans son dernier souffle. « En avant, au nom de la révolution ! Vive la ferme des animaux ! Vive le camarade Napoléon ! Napoléon a toujours raison ! » Tels ont été ses derniers mots, camarades.

Cafteur changea soudain d'attitude. Il demeura silencieux un instant. Ses petits yeux lançaient des regards soupçonneux aux uns et aux autres puis il reprit la parole.

Il avait eu vent, dit-il, d'une folle et méchante rumeur qui avait circulée au moment du transfert de Boxeur à l'hôpital. Certains animaux avaient remarqué que les mots « abattage de chevaux » figuraient sur le fourgon qui emportait leur camarade et en avaient un peu vite conclu qu'on l'emménait chez l'équarrisseur ! Vraiment, il était incroyable qu'il pût y avoir des animaux aussi bêtes. Évidemment... s'écria-t-il, indigné, frétilant de la queue et sautillant de gauche à droite. Évidemment, les animaux ne connaissent-ils pas suffisamment leur chef bien aimé, le camarade Napoléon ? L'explication était des plus simples. Le fourgon avait bien été la propriété d'un équarrisseur, mais il avait été acheté par un vétérinaire qui n'avait pas encore repeint l'enseigne. Voilà ce qui était à l'origine de l'erreur.

Les animaux furent extrêmement soulagés d'entendre ces paroles. Et quand Cafteur poursuivit en leur donnant d'autres détails pittoresques sur le lit mortuaire de Boxeur, sur les soins admirables et les remèdes onéreux dont il avait bénéficié et pour lesquels Napoléon avait dépensé sans compter, alors leurs derniers doutes furent dissipés. Le chagrin qu'ils éprouvaient pour la mort de leur camarade fut adouci par la pensée qu'au moins il était mort heureux.

Napoléon en personne apparut à l'assemblée du dimanche matin suivant et prononça une brève allocution en l'honneur de Boxeur. Il n'avait pas été possible, dit-il, de ramener les restes de leur regretté camarade pour les inhumer à la ferme, mais il avait ordonné qu'une belle couronne soit fabriquée avec les lauriers du jardin et qu'on la dépose sur sa tombe. Les cochons comptaient organiser, dans les jours à venir, un banquet commémoratif en l'honneur de Boxeur. Napoléon termina son discours en rappelant les deux maximes favorites de Boxeur : « Je vais travailler plus

dur » et « Le camarade Napoléon a toujours raison » – maximes, ajouta-t-il, que tout animal devrait adopter.

Au jour fixé pour le banquet, une camionnette d'épicier vint de Willingdon livrer à la maison une grande caisse en bois. Cette nuit-là, il y eut des chansons à tue-tête qui furent suivies, aurait-on dit, d'une violente querelle, laquelle prit fin vers onze heures dans un fracas de verres brisés. Personne dans la maison d'habitation ne bougea avant le lendemain midi, et le bruit courut que les cochons avaient trouvé, on ne savait où, l'argent pour une autre caisse de whisky.

Les années passèrent. Les saisons se succédaient, emportant avec elles la brève existence des animaux. Vint le temps où, excepté Anthyllis, Benjamin, Moïse le corbeau et un certain nombre de cochons, il n'y eut plus personne pour se rappeler les jours d'avant la révolution.

Muriel était morte, Clochette, Jessie et Pincher étaient morts. Jones aussi avait disparu. Il était mort dans une maison de santé pour alcooliques, à l'autre bout du pays. Boule de Neige était oublié. Boxeur était oublié sauf de ceux qui l'avaient connu. Anthyllis était à présent une vieille jument corpulente et rhumatisante aux yeux larmoyants. Depuis deux ans, elle avait passé l'âge de travailler mais, dans les faits, aucun animal n'avait jamais profité d'une quelconque retraite. On avait laissé tomber depuis longtemps les discussions sur le coin de pâturage à réserver aux animaux retraités. Napoléon était un verrat d'âge mûr qui pesait plus de deux cents kilos, et Cafteur était si obèse qu'il pouvait à peine ouvrir les yeux. Le vieux Benjamin, seul, était resté le même, si l'on faisait abstraction de son muflle qui grisonnait un peu plus, et de son caractère, devenu plus sombre et renfermé que jamais depuis la mort de Boxeur.

Il y avait bien des individus sur le domaine à présent, même si la croissance n'avait pas atteint ce que l'on avait espéré dans les premières années. Beaucoup d'animaux étaient nés, pour qui la révolution n'était qu'une vague tradition transmise de bouche à oreille. D'autres avaient été achetés et n'en avaient jamais entendu parler avant d'arriver sur place. Outre Anthyllis, la ferme possédait maintenant trois chevaux. C'étaient d'honnêtes travailleurs qui en voulaient et de bons camarades, mais totalement stupides. Aucun d'eux ne fut capable de retenir l'alphabet au-

delà de la lettre B. Ils acceptaient tout ce qu'on leur disait de la révolution et des principes de l'animalisme, surtout lorsque cela venait d'Anthyllis, car ils éprouvaient pour elle un respect quasi filial. Mais il était peu probable qu'ils y aient compris quelque chose.

Le domaine était prospère maintenant et mieux organisé. Il s'était agrandi de deux champs qu'on avait achetés à M. Pilkington. La construction du moulin à vent avait enfin été menée à terme et la ferme possédait une batteuse, un monte-charge pour le foin. Divers nouveaux bâtiments s'étaient ajoutés à l'ensemble. Whympers s'était acheté une charrette anglaise. Le moulin n'avait finalement pas servi à produire de courant électrique. On l'utilisait pour moudre le blé et il rapportait de jolis bénéfices. Les animaux travaillaient avec acharnement à la construction d'un autre moulin qui, une fois fini, serait, à ce qu'on disait, équipé de dynamos. Mais ce luxe dont Boule de Neige avait un jour fait rêver les animaux – la semaine de trois jours, les stalles éclairées à l'électricité, l'eau courante chaude et froide – il n'en était plus question. Napoléon avait dénoncé ces idées si contraires à l'esprit de l'animalisme. Le véritable bonheur, disait-il, résidait dans un travail acharné et une existence frugale.

D'une certaine manière, on aurait dit que les richesses de la ferme s'étaient accrues sans rendre les animaux plus riches – sauf, bien sûr, les cochons et les chiens. C'était peut-être en partie dû au fait qu'il y avait un nombre toujours plus grand de cochons et de chiens. On ne pouvait certes pas dire qu'ils ne travaillaient pas, le faisant à leur manière. Il y avait, comme l'expliquait sans cesse Cafteur, le travail de l'organisation et de la surveillance du domaine. Une besogne en grande partie incompréhensible pour les autres animaux, trop ignorants. Cafteur leur disait par exemple que les cochons avaient à fournir chaque jour un travail considérable, consacré à des activités mystérieuses comme les dossiers, les rapports, procès-verbaux, notes de service. Il y avait ainsi de grandes feuilles de papier à remplir d'une écriture serrée, qu'on jetait au feu une fois ce travail terminé. Mais c'était, disait encore Cafteur, de la plus haute importance pour la bonne marche du domaine. Ni le travail des cochons ni celui des chiens ne produisaient la moindre nourriture, alors qu'ils étaient nombreux, et pourvus d'un solide appétit.

Quant aux autres, d'aussi loin qu'ils aient pu s'en souvenir, leur vie était ce qu'elle avait toujours été. Ils avaient souvent faim, dormaient sur la

paille, buvaient l'eau de la mare et labouraient les champs ; ils souffraient du froid en hiver et des mouches en été. Parfois les plus âgés d'entre eux rassemblaient de lointains souvenirs, tâchant de se rappeler si, aux premiers jours de la rébellion, peu de temps après l'expulsion de Jones, la vie avait été meilleure ou pire qu'à présent. Ils ne s'en souvenaient plus. Ils n'avaient rien à quoi comparer leur vie actuelle, rien sur quoi s'appuyer, si ce n'étaient les colonnes de chiffres de Cafteur, qui leur démontraient invariablement que tout allait toujours de mieux en mieux. Les animaux trouvaient le problème insoluble. De toute manière, ils n'avaient désormais que peu de temps pour réfléchir à de tels sujets. Le vieux Benjamin, seul, prétendait se rappeler tous les détails de sa longue vie, et savoir que les choses n'avaient jamais été, ni ne pourraient jamais être meilleures ou pires. La faim, les épreuves et les désillusions, telle était, à l'en croire, la loi immuable de la vie.

Pourtant, les animaux ne renoncèrent jamais à l'espoir. Mieux même, jamais ils ne cessèrent de considérer comme un honneur et comme un privilège, le fait d'être membres de la ferme des animaux. C'était toujours la seule ferme du comté, de toute l'Angleterre même, à être exploitée par les animaux. Pas un d'entre eux, même parmi les plus jeunes ou parmi les nouveaux venus qu'on avait achetés dans les fermes distantes de cinq à dix lieues, ne cessait de s'en émerveiller. Et quand ils entendaient la détonation du fusil, qu'ils voyaient le drapeau vert flotter au mât, leurs cœurs palpaient, saisis d'une impérissable fierté, et sans cesse la conversation portait sur les jours héroïques d'autrefois, l'expulsion de Jones, la rédaction des sept commandements, les grandes batailles aux cours desquelles on avait repoussé l'invasion humaine. Aucun des vieux rêves n'avait été abandonné. Ils croyaient encore en cette République des Animaux que Major avait prophétisée, lorsque les verts pâturages d'Angleterre ne seraient plus foulés par les hommes. Oui, ce jour viendrait, peut-être pas tout de suite, peut-être même pas de leur vivant mais qu'importe, il viendrait. Et on fredonnait sans doute l'air de *Bêtes d'Angleterre* en secret ici et là ; de toute façon, c'était un fait : tous les animaux de la ferme le connaissaient, même si nul n'osait le chanter tout haut. Il se pouvait que leur vie soit pénible, que leurs aspirations n'aient pas été réalisées, mais ils étaient conscients d'être différents des autres animaux. S'ils avaient faim, ce n'était plus à cause du travail qu'ils avaient fourni pour entretenir des humains tyranniques. S'ils travaillaient dur, au moins le faisaient-ils pour eux-mêmes. Il n'y avait plus



parmi eux de créature à deux pattes, et plus personne ne donnait à qui que ce soit le nom de « maître ». Tous les animaux étaient égaux.

Un jour, au début de l'été, Cafteur ordonna aux moutons de le suivre et les conduisit à l'autre bout de la ferme, jusqu'à un lopin de terre en friche envahi par des rejets de bouleaux. Les moutons y passèrent toute la journée à brouter les feuilles, sous la surveillance de Cafteur. Dans la soirée, il retourna à la ferme, mais comme le temps était doux, il demanda aux moutons de rester sur place. Ils y demeurèrent toute une semaine pendant laquelle personne ne les vit. Cafteur restait avec eux la plupart du temps. Il leur apprenait, disait-il, une chanson nouvelle, dont il fallait garder le secret.

Ce fut juste après le retour des moutons, par une belle soirée, et tandis que les animaux regagnaient la ferme, après le travail, que retentit dans la cour un hennissement d'épouvante. Surpris, les animaux firent halte. C'était la voix d'Anthyllis. Elle hennit à nouveau, et tous les animaux se précipitèrent dans la cour au galop. Alors ils virent ce qu'Anthyllis avait vu.

Un cochon qui marchait sur ses pattes arrière.

Oui, c'était Cafteur. Un peu maladroit, peu habitué à supporter son embonpoint considérable dans cette attitude, mais en un parfait équilibre, il déambulait à travers la cour. Quelques instants plus tard sortaient hors de la maison une longue file de cochons qui tous progressaient sur leurs pattes arrière. Certains y arrivaient mieux que d'autres. Il y en avait même un ou deux qui chancelaient et auraient sans doute apprécié l'appui d'une canne, mais chacun réussit à faire le tour de la cour sans encombre. Pour finir, ce fut Napoléon lui-même qui, après le formidable hurlement des chiens et le cocorico strident du petit coq noir, s'avança, majestueusement redressé, tout en jetant de droite et de gauche des regards hautains, alors que les chiens gambadaient autour de lui.

Il tenait un fouet à la patte.

Il y eut un silence de mort. Confondus et terrifiés, les animaux serrés les uns contre les autres regardaient le long cortège de cochons qui lentement défilaient dans la cour. C'était comme si le monde se retrouvait sens dessus dessous. Une fois le premier choc passé, malgré leur terreur des chiens et les habitudes acquises au cours des années de ne jamais se plaindre ni critiquer quoi qu'il arrive, ils auraient sans doute pu émettre quelques protestations. Mais au même instant, comme en réponse à un signal, les moutons en chœur lâchèrent un bêlement extraordinaire :

*Vive les Quatre-pattes, gloire au Deux-pattes !  
Vive les Quatre-pattes, gloire au Deux-pattes !*

Cela dura sans interruption cinq bonnes minutes. Le temps que les moutons retrouvent leur calme, l'occasion de protester était perdue car les cochons avaient regagné la ferme.

Benjamin sentit des naseaux frôler son épaule. Il se retourna. C'était Anthyllis. Ses yeux fatigués semblaient plus ternes que jamais. Sans un mot, elle le tira tout doucement par la crinière et l'entraîna jusqu'au fond de la grange où étaient inscrits les sept commandements. Ils restèrent une minute ou deux, à fixer le mur goudronné aux lettres blanches.

— Ma vue baisse, dit-elle finalement. Même quand j'étais jeune, je n'aurais pas pu lire ce qui est écrit là. Mais il me semble que le mur a changé. Benjamin, est-ce que les sept commandements sont toujours les mêmes qu'autrefois ?

Pour une fois, Benjamin consentit à déroger à ses principes et lui lut ce qui était écrit sur le mur. Il n'y avait plus désormais qu'un seul commandement. Il stipulait :

TOUS LES ANIMAUX SONT ÉGAUX

MAIS CERTAINS ANIMAUX SONT PLUS ÉGAUX QUE D'AUTRES

Après cela, il ne parut pas étrange, le lendemain, de voir les cochons qui supervisaient le travail de la ferme, un fouet à la patte. Il ne parut pas étrange d'apprendre que les cochons avaient acheté un poste de radio, qu'ils faisaient installer le téléphone et qu'ils s'étaient abonnés à *John Bull*, *Tit-Bits* et au *Daily Mirror*. Il ne parut pas étrange de voir Napoléon déambuler dans le jardin, la pipe à la bouche, pas plus que de voir les cochons sortir les vêtements de M. Jones de l'armoire pour les porter, Napoléon lui-même apparut en veston noir, culotte de cheval et jambières de cuir, tandis que sa truie favorite arborait la robe de soie moirée que Mme Jones avait l'habitude de porter le dimanche.

Une semaine plus tard, dans l'après midi, plusieurs charrettes anglaises firent leur apparition à la ferme. Une délégation de fermiers du voisinage avait été invitée à visiter le domaine. Ils purent inspecter l'exploitation et manifestèrent, pour tout ce qu'ils voyaient, pour le moulin en particulier, la plus grande admiration. Les animaux désherbaient le champ de navets. Ils

travaillaient avec application, osant à peine lever la tête et ne sachant qui des cochons ou des visiteurs ils devaient redouter le plus.

Ce soir-là, des éclats de rire, des bribes de chansons jaillirent de la ferme. Et soudain, à la clameur de ces voix emmêlées, les animaux furent pris de curiosité. Que pouvait-il bien se passer là-dedans, alors que, pour la première fois, hommes et animaux se rencontraient sur un pied d'égalité ? D'un commun accord, ils se glissèrent aussi discrètement que possible dans le jardin de la ferme.

Ils s'arrêtèrent à la barrière, un peu effrayés à l'idée de continuer, mais Anthyllis leur montrait le chemin. Ils avancèrent jusqu'à la maison sur la pointe des pattes, et ceux qui étaient assez grands pour le faire jetèrent un coup d'œil par la fenêtre, à l'intérieur de la salle à manger. Là, autour de la grande table, se tenaient une douzaine de fermiers et une demi-douzaine des cochons les plus éminents. Napoléon lui-même occupait la place d'honneur, au bout de la table. Les cochons, assis, semblaient parfaitement à l'aise. Les convives avaient apprécié une partie de cartes, qu'ils avaient interrompue, avec l'intention évidente de porter un toast. On faisait circuler un grand pot de bière et chacun, de nouveau, remplit sa chope. Personne ne remarqua la figure ébahie des animaux qui observaient tout cela par la fenêtre.

M. Pilkington de Foxwood s'était levé, chope à la main. Dans un moment, dit-il, il demanderait à la présente assemblée de porter un toast, mais avant, il s'estimait dans l'obligation de dire quelques mots.

C'était pour lui une source de grande satisfaction – et il était certain que c'était aussi le cas pour tous les hôtes ici réunis – de constater qu'une longue période de méfiance et d'incompréhension était enfin révolue. Il y avait eu un temps – bien que ni lui-même ni les membres de la présente assemblée n'aient partagé de tels sentiments –, un temps où les vénérables propriétaires de la ferme des animaux avaient été considérés, il se garderait de dire avec hostilité, mais peut-être avec une certaine appréhension, par leurs voisins humains. Des incidents regrettables s'étaient produits, des idées fausses avaient circulé. L'existence d'une ferme détenue et gérée par des cochons avait été ressentie comme une anomalie qui pouvait perturber les relations de bon voisinage. Trop de fermiers étaient partis du principe, sans aucune enquête préalable, que dans une telle ferme prévaudrait un esprit de licence et d'indiscipline. Ils en avaient craint des effets fâcheux sur leurs animaux, ou même sur leurs employés humains. Mais de tels doutes

étaient maintenant dissipés. Aujourd'hui, lui et ses amis avaient visité la ferme des animaux. Ils en avaient, de leurs propres yeux, inspecté chaque pouce, et qu'avaient-ils trouvé ? Non seulement les méthodes les plus modernes, mais encore un ordre et une discipline qui constituaient un exemple pour tous les fermiers. Il croyait être en droit d'avancer que les animaux inférieurs de la ferme des animaux travaillaient plus pour recevoir moins de nourriture que tout autre animal du comté. En effet, lui et ses collègues avaient observé des dispositions qu'ils entendaient introduire sans délai dans leurs propres exploitations.

Il terminerait sa réflexion, dit-il, en mettant l'accent, une fois de plus, sur les sentiments d'amitié réciproques qui existaient, et devaient continuer d'exister, entre la ferme des animaux et les fermes voisines. Entre cochons et humains il n'y avait pas – et il n'y avait aucune raison pour que ce soit le cas – conflit d'intérêts. Leurs combats et leurs difficultés étaient les mêmes. Le problème de la main-d'œuvre n'était-il pas le même partout ? Il devint alors évident pour tout le monde que M. Pilkington était sur le point de lâcher quelque mot d'esprit, soigneusement préparé, mais sur le moment, il avait trop envie de rire pour pouvoir le prononcer. Après avoir failli s'étrangler, son triple menton virant au violacé, il parvint enfin à dire : « Si ce sont avec les animaux inférieurs que vous devez vous battre, pour nous ce sont avec les classes inférieures. » Ce bon mot fit s'esclaffer la tablée et M. Pilkington félicita de nouveau les cochons pour le rationnement, la durée du travail et l'austérité qu'il avait pu observer dans la ferme des animaux.

Maintenant, dit-il pour finir, il invitait la compagnie à se lever, à s'assurer que les verres étaient remplis. « Messieurs, conclut Pilkington, messieurs, je porte un toast à la prospérité de la ferme des animaux. »

Il y eut alors un débordement d'acclamations et de cris de joie. Napoléon fut si honoré qu'il se leva et fit le tour de la table pour aller trinquer avec M. Pilkington avant de vider sa chope. Quand les acclamations furent apaisées, Napoléon qui était resté debout, fit comprendre qu'il avait, lui aussi, quelques mots à dire.

Comme tous les discours de Napoléon, celui-ci fut bref mais alla droit au but. Lui aussi, dit-il, était heureux que la période d'incompréhension soit terminée. Pendant longtemps, il y avait eu des rumeurs propagées, il avait de bonnes raisons de le croire, par un ennemi malveillant et d'après

lesquelles ses idées et celles de ses collaborateurs auraient eu quelque chose de subversif, voire de révolutionnaire. On leur avait prêté l'intention de vouloir semer la rébellion parmi les animaux des fermes du voisinage. Rien n'était plus éloigné de la vérité ! Leur unique désir, à présent comme par le passé, était de vivre en paix et d'entretenir des relations d'affaires normales avec leurs voisins. Cette ferme, qu'il avait l'honneur de diriger, ajouta-t-il, était une entreprise coopérative. Les titres de propriété qu'il détenait appartenaient conjointement à tous les cochons.

Il ne croyait pas, dit-il, qu'il restât quoi que ce soit des anciennes suspicions. On avait, depuis peu, changé de vieilles habitudes, ce qui aurait pour effet d'accroître la confiance. Jusqu'ici les animaux avaient eu la coutume ridicule de s'adresser les uns aux autres en s'appelant « camarade ». Cela serait bientôt aboli. Ils avaient aussi une autre tradition très étrange, d'origine inconnue, et qui consistait à défiler tous les dimanches matin devant le crâne d'un vieux verrat, qui avait été cloué sur un poteau du jardin. Cela aussi serait bientôt aboli. D'ailleurs, le crâne avait déjà été enterré. Ses visiteurs avaient peut-être enfin remarqué le drapeau vert qui flottait en haut du mât. Si tel était le cas, ils avaient peut-être noté que le sabot blanc et la corne, dont il était autrefois marqué, avaient été retirés. Le drapeau, à dater de ce jour, serait désormais, d'un vert uni.

Il n'avait qu'une seule critique, dit-il, à faire à l'excellent discours amical de M. Pilkington. Ce dernier s'était référé tout le temps à la « ferme des animaux ». Il ne pouvait évidemment pas savoir – puisque lui, Napoléon, l'annonçait en exclusivité – qu'on avait mis un terme à la dénomination de « ferme des animaux ». Désormais, la ferme serait connue sous le nom de « ferme du manoir » – son véritable nom d'origine, sauf erreur de sa part.

— Messieurs, conclut Napoléon, je vais porter le même toast que tout à l'heure, mais en des termes différents. Remplissez vos chopes à ras bord. Et voici mon toast, messieurs : à la prospérité de la ferme du manoir !

Il y eut les mêmes acclamations chaleureuses que précédemment. Les chopes furent vidées jusqu'à la dernière goutte. Tandis que les animaux contemplaient la scène du dehors, il leur parut qu'il arrivait quelque chose d'étrange. Qu'est ce qui avait pu altérer les traits des cochons ? Les yeux fatigués d'Anthyllis circulaient d'un visage à l'autre. Certains avaient un quintuple menton, d'autres l'avaient quadruple et d'autres triple. Mais qu'est-ce qui semblait ainsi se dissoudre et s'altérer ? Les applaudissements

ayant cessé, les convives prirent les cartes et poursuivirent la partie interrompue, tandis que les animaux s'éclipsaient en silence.

Ils n'avaient pas fait vingt mètres qu'ils s'arrêtèrent tout net. Un tollé de protestations s'élevait dans la maison. Ils firent demi-tour pour se replacer derrière la fenêtre. Une violente querelle était en cours. Ce n'était que cris, coups martelés sur la table, regards acérés et soupçonneux, dénégations furieuses. La source du conflit semblait tenir au fait que Napoléon et M. Pilkington avaient abattu un as de pique en même temps.

Douze voix éructaient leur colère et elles étaient toutes semblables. Il n'y avait plus à se poser de question maintenant sur ce qui avait pu altérer la face des cochons. De l'extérieur, les yeux des animaux allaient du cochon à l'homme et de l'homme au cochon, et encore du cochon à l'homme mais, déjà, il leur était impossible d'affirmer qui était qui.

## Remerciements du traducteur :

Pour Florence qui, à sa façon, travaille à la construction d'un monde meilleur.

Merci à Laura Labbe et Géraldine Guillier pour leurs relectures avisées.

- 
1. *Pourquoi j'écris* dans *Essais, articles, lettres*, t. 1, « Champ libre », Ivrea, 1955.
  2. « Comment on exploite un peuple », *Écrits politiques*, Agone, 2009.
  3. Simon Leys, *Orwell ou l'horreur de la politique*, Champs essais, 2014.
  4. Propos cités par Stéphane Maltère dans *George Orwell*, Folio biographies, Gallimard, 2015, p. 193.
  5. Propos cité par Simon Leys d'après les *Essais, articles, lettres*, t. 1, « Champ libre », Ivrea, 1955.
  6. George Orwell, *Une vie en lettres – Correspondance (1903-1950)*, Agone.
  7. Bernard Crick, *Orwell*, Points Seuil, 1984, chap. XV : le biographe montre qu'Orwell a souligné le passage cité dans un exemplaire donné à un ami, tout en lui signifiant qu'il s'agissait du tournant de l'œuvre.



---

[1.](#) Race de porcs du Yorkshire.

- 
1. Environ cinq cents centimètres cubes, soit cinquante litres.

- 
- [1.](#) Petite voiture à cheval, à quatre roues.
  - [2.](#) Environ 18 kg.

- 
1. Maladie du foie provoquée par un parasite, la coccidie.

Souhaitez-vous avoir un  
**accès illimité** aux livres  
gratuits en ligne ?

Désirez- vous les  
télécharger et les ajouter à  
**votre bibliothèque ?**

**FrenchPDF.com**

À votre service!